

ENIGME HISTORIQUE

UNE fille d'un roi de France est fiancée, en vue d'intérêts politiques, au souverain d'un grand royaume ; mais, à cause de son extrême jeunesse, le mariage ne doit être célébré qu'au bout de cinq ans. Cette alliance, très-désirée de part et d'autre, doit cimenter une paix également utile aux deux États ; elle est avancée malgré le bas âge de la princesse.

En conséquence, une entrevue réunit les deux souverains pour la présentation et la remise à son époux de la future jeune reine. Le théâtre de cette solennité est un lieu qu'un événement, accompagné d'un apparat plus pompeux encore, doit rendre célèbre près d'un siècle et demi plus tard. Cette formalité accomplie, la princesse, reine à huit ans, se dirige avec son époux vers la capitale de leurs États.

Quatre ans plus tard, le souverain est obligé de s'éloigner de sa jeune épouse pour satisfaire à l'un des devoirs de la royauté. Mais avant d'avoir pu revenir dans sa capitale, le malheureux roi est trahi, livré à un parti rebelle, déclaré déchu du trône, et sa mort suit de près ces événements.

Pendant ce temps, la jeune reine est reléguée au fond d'un château isolé. Réclamée par le roi son père, elle reparait à sa cour, et au bout de quelques années épouse un prince adolescent qui plus tard acquerra de la renommée par une cruelle mésaventure, par son goût pour les lettres et par ses talents personnels.

La jeune princesse ne voit pas s'accomplir cette destinée, et la mort vient trancher la sienne au bout de quatre ans de ce second mariage.

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE AU PAYS DES BÊTES

Par DOURY (1).

L'auteur de ce livre au titre piquant s'est proposé d'instruire la jeunesse en lui faisant connaître sous une forme agréable et dégagée de tout appareil scientifique, l'organisation et les mœurs des animaux. Rien de plus propre que ces récits variés et pleins d'attraits, à faire naître et à développer dans de jeunes cœurs les sentiments religieux, et à leur rendre sensibles la puissance et la bonté de Dieu, si manifestes dans la création. *L'Imitation* dit : *Si vous avez le cœur pur, tout vous sera un miroir pour régler votre vie*; le cœur pur des enfants, initié de bonne heure aux beautés et aux merveilles de la nature, à l'ordre admirable qui la dirige, se pénétrera de

respect et d'amour pour Celui qui a mis toute la création au service de l'homme ; mais pour faire aimer cette science à de jeunes esprits, il faut la dégager des classifications dogmatiques qui rebutent, et qui donnent à la plus facile des études un air tout refragné. C'est ce qu'a bien compris l'auteur de ce bon livre, qui est d'une excellente lecture pour les enfants, et surtout pour ceux qui, habitant la campagne, ont sous les yeux les tableaux vivants que M. Doury a si bien racontés.

ROMANS HONNÊTES (1)

Nous avons parlé à nos lectrices de cette publication qui, en satisfaisant la soif de lecture dont toutes

(1) Un beau volume, prix, 3 francs. Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères.

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE. — N° V.

(1) Chez Casterman, à Tournai, et Lithielleux, rue Bonaparte, Paris. Chaque volume relié, prix : 1 fr. 25.

les classes de la société sont actuellement dévorées, peut pénétrer, le front levé, dans les familles.

L'éditeur continue avec un grand succès son entreprise si estimable, et elle paraît même s'améliorer et s'épurer de plus en plus. Dans *l'Esclave*, madame Drohojowska décrit avec grâce les mœurs des colonies, et intéresse par une fable bien conçue; *Sous le Chaume*, de madame de la Tour du Pin, nous offre un volume composé de trois jolies nouvelles, études prises dans les classes populaires et délicatement touchées; *Jean l'Ivoirier*, de M. Raoul de Naverly, est un récit dramatique, écrit d'une plume souple et vive; enfin, *Pauvre Jacques*, la meilleure production de cette année, n'a peut-être qu'un seul défaut, c'est d'émouvoir trop vivement. On le voit, cette collection ne se compose plus seulement de traductions qui, si élégantes, si fidèles qu'elles soient, ont toujours moins de sève qu'une œuvre originale. L'éditeur s'est adressé à des plumes connues, et, par elles, il a perfectionné de plus en plus l'idée utile et généreuse qu'il avait conçue. Nous souhaitons à son œuvre longs jours, succès et progrès constants.

MARIE AU CŒUR DE LA JEUNE FILLE

Ouvrage traduit de l'italien

Par M. l'abbé BAYLE (1).

—C10—

Nous appelons l'attention des jeunes filles qui veulent bien nous accorder leur confiance sur l'excellent petit livre que M. l'abbé Bayle a traduit de l'italien. Les principales vérités du salut y sont exposées avec méthode et clarté; une onction douce qui pénètre l'âme est mêlée à ces enseignements austères. C'est un bon livre de lecture et de méditation qui est approprié à l'intelligence et aux devoirs de celles à qui le pieux auteur l'a destiné.

CINQ ANNÉES

DE

LA VIE DES JEUNES FILLES

Par M^{me} NANINE GUILLON, née VIARDOT (2).

Nous avons rendu compte, il y a quelques années, d'un premier ouvrage de madame Guillon (3), qui se

(1) Un joli volume in-32, prix, 1 fr. 20 c. Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères.

(2) Chez Didier et C^e, 35, quai des Augustins, Paris. Un fort volume in-12, prix 3 fr. 50.

(3) Voir année 1856, *Simple récits*, par M^{me} Nanine Guillon.

recommande par la connaissance du monde et une grande finesse d'observation; elle a étudié les jeunes filles, elle les connaît bien à fond, avec leurs vertus naissantes, les défauts de leur âge, les rêves de leur imagination et la réalité décevante qui s'agitte autour d'elles. Elle a continué son utile travail, et aujourd'hui elle publie un nouveau livre dont elle indique elle-même le but et la pensée. Les années les plus importantes de la vie sont celles qui s'écoulent entre la sortie de pension et le mariage, alors que l'intelligence se développe, que le jugement se forme et que le caractère prend enfin le pli que les années ne lui enlèveront plus. Qu'alors l'expérience d'une mère est utile à la jeune fille qui veut bien se laisser guider et qui a assez d'esprit pour savoir que ses propres lumières ne lui suffisent pas! Aux leçons d'une mère peuvent se joindre celles que l'on puise dans de saines lectures, mais les livres qui représentent le monde tel qu'il est, la vie telle qu'elle est faite, ni trop en laid, ni trop en beau, ces livres-là sont peu nombreux, et madame Guillon a essayé pour sa part de combler cette lacune. Peut-être ne s'est-elle pas montrée tout à fait juste en assurant que dans la littérature française rien n'a encore rempli ce vide, qu'aucun ouvrage n'existe pour les jeunes filles de quinze à vingt ans; mais l'auteur qui creuse un sillon à la sueur de son visage est excusable de ne pas s'apercevoir que d'autres y ont travaillé avant lui.

Madame Guillon a représenté avec beaucoup de vérité dans son héroïne, Juliette, les travers, les illusions et les qualités de la première jeunesse. Juliette est romanesque parce que, en cachette, elle a lu des romans; Juliette est un peu égoïste, parce que jusque-là elle s'est vue l'unique objet de l'amour et des soins de sa mère; Juliette est un peu vaniteuse, parce que la comparaison ne lui a pas encore appris à estimer ses petits talents et ses petites connaissances à leur juste valeur; mais Juliette est soumise et sincère, et peu à peu, les conseils d'une mère intelligente modifient ce que ce caractère pouvait offrir de dangereux pour l'avenir. Dans une série de jolies scènes, on voit comment l'expérience et la pratique du monde modèrent chez Juliette l'essor de l'imagination, comment elle enseigne à son cœur le dévouement et la patience, comment elle se dépouille de sa personnalité, si puissante dans la jeunesse, comment enfin l'enfant devient femme, femme aimable, distinguée, de celles qui font l'honneur et la joie de leur famille. D'autres portraits de jeunes filles complètent cette œuvre. Madame Guillon dessine bien les contours de ses personnages, elle sait leur faire parler un langage naturel où les dispositions intimes se révèlent; les détails sont vrais et charmants, mais l'ensemble du tableau mérite-t-il le même éloge? Elle nous l'a annoncé dans sa préface: ce n'est pas un roman qu'elle a voulu écrire, ce n'est pas dans les sentiments exagérés et peu probables qu'elle a puisé son inspiration; et pourtant, quoi de plus romanesque que l'amour constant et silencieux de Juliette pour Antoine? Elle a voulu retracer la société actuelle dans sa vérité, et quoi de moins actuel que cette fidélité réciproque qui a triomphé du temps, de la distance et de tous les obstacles? Ne croirait-on pas, en arrivant au dénoûment du livre de madame Guillon, lire un roman et des meilleurs temps encore?

Ceci est la part de la critique, part nécessaire,

mais restreinte; l'éloge sera plus étendu et plus complet. Nous louons l'intérêt du récit, la grâce de certaines scènes, le naturel et la vivacité du dialogue, et nous croyons que, abstraction faite du dé-

noûment, qui n'est pas, hélas! de l'histoire, ce livre est une saine et agréable lecture pour les jeunes personnes à qui l'auteur l'a dédié.

M. B.

DEUX LUNATIQUES A SAINT-CLOUD

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Musique avec le présent Numéro.

PERSONNAGES.

M. DE LUSSAC.

GEORGES, son neveu, 15 ans.

ALICE, sa nièce, 17 ans.

MARCELLE, 17 ans.

EDMOND, frère de Marcelle, 20 ans.

MARION, nourrice de Georges et cuisinière de M. de Lussac.

La scène se passe à Saint-Cloud, chez M. de Lussac.

Le théâtre représente un joli parc : talus de verdure, grands arbres, chaises de jardin. A droite une tourelle avec fenêtre grillée. A gauche, dans la coulisse, la Seine. Au moment où la toile se lève, M. de Lussac ferme à double tour la porte de la tourelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LUSSAC, MARION, ALICE, mise du matin très-élégante.

M. DE LUSSAC. Sous les verrous pour vingt-quatre heures! Il n'est tel que les arrêts pour apaiser la fièvre des Nemrod de quinze ans.

ALICE. Pauvre frère! Il commence gaiement ses vacances de Pâques!

M. DE LUSSAC. Taisez-vous, péronnelle; vous n'avez pas la parole. (L'examinant.) Qu'est-ce que je vois? est-ce qu'il est dix heures du soir ou dix heures du matin? Sommes-nous à Saint-Cloud, c'est-à-dire à la campagne ou à peu près, ou bien à l'Opéra, que vous soyez ainsi couverte de dentelles et de bouffettes de satin rose?

ALICE. Mais, mon oncle, ceci n'est qu'un peignoir.

M. DE LUSSAC. Miséricorde! Je prenais cette toilette pour une toilette de bal. Cela un peignoir! Parions que cela coûte au moins quinze francs?

ALICE. Cela en coûte cinquante-deux, mon oncle.

M. DE LUSSAC. Abominable prodigalité! Je reconnais

là mon frère, sacrifiant à tous vos caprices, ainsi qu'il tolère follement et aveuglément ce qu'il appelle les espiègeries de monsieur son fils. Cela va changer; et puisque, pendant son absence, c'est chez moi que vous passerez vos congés, et que c'est à moi qu'est dévolue son autorité, je veux lui montrer un peu de quelle façon se doit mener la jeunesse. Pourquoi ces hochements de tête, mademoiselle, et cet imperinent mouvement d'épaules? Mes maximes n'ont pas le bonheur d'obtenir votre approbation; j'en suis vraiment désolé!

ALICE. Mon oncle, voulez-vous être assez bon pour me faire reconduire à ma pension?

M. DE LUSSAC. Oui-da! c'est ainsi que vous le prenez? et parce qu'on se permet de ne pas vous trouver un modèle de simplicité et d'économie, vous voulez retourner à votre pension? Eh bien, non, mademoiselle, il ne me plait pas de vous faire reconduire à votre pension; vous êtes venue ici pour passer vos vacances de Pâques, et, bien ou mal, vous les y passerez.

ALICE, entre ses dents. Mal, pour sûr.

M. DE LUSSAC. Rentrez chez vous, rentrez tout de suite!

ALICE, riant. C'est dommage qu'il n'y ait qu'un seul cachot dans la tour, n'est-ce pas, mon oncle?

M. DE LUSSAC. Voulez-vous vous sauver, petite malheureuse!

ALICE, vers le fond. Je me sauve, mais je reviendrai, et vous me pardonnerez mes rubans, et vous m'embrasserez, parce que vous n'êtes pas si Barbe-Bleue que vous en avez l'air, et vous lèverez les arrêts du pauvre Georges.

M. DE LUSSAC. Dans vingt-quatre heures, pas une minute auparavant. Retirez-vous!

SCÈNE II.

M. DE LUSSAC, MARION.

MARION. Vous allez laisser là mon lieu vingt-quatre heures?

M. DE LUSSAC. Tout autant.

MARION. Et ça, à cause d'un malheureux moniau qu'il n'a pas tant seulement attrapé!

M. DE LUSSAC. Une perdrix couveuse que son malencontreux coup de fusil va détourner de sa nichée. D'ailleurs, les lois sur la chasse sont formelles.

MARION. Puisque c'est chez vous, chez son oncle, qu'il s'est amusé à tirer, le pauvre enfant!

M. DE LUSSAC. Si les lois promulguées dans mon pays sont bonnes, et elles le sont, pourquoi ne les observerais-je pas chez moi tout aussi rigoureusement qu'elles le sont au dehors? Mais je suis bien bon de discuter avec une vieille femme entêtée qui, sous le prétexte qu'elle a nourri un vaurien, le laisserait volontiers mettre ici tout à sac.

MARION. Avec ça que monsieur Georges ne respecte pas vos parterres, le cher innocent! Pas plus tard qu'hier, qu'il chagrin, quand il est tombé la tête la première... (A part.) Je fais une bêtise!

M. DE LUSSAC. Sur quoi? sur quoi est-il tombé, le maladroit? sur mes géraniums, je parie? Alors mes géraniums sont perdus! Des géraniums qui auraient figuré à la prochaine exposition d'horticulture! Ah! si le dégât est irréparable, il le paiera cher; ce ne sera plus seulement de vingt-quatre heures de reclusion qu'il s'agira! (Fausse sortie.) Et la clef que je laissais sur la porte! (Il l'ôte et la met dans sa poche.) Cela vous faisait rire de me voir oublier la clef dans la serrure; je n'aurais pas eu les talons tournés que mon tueur de perdrix aurait été mis en liberté. Je vous invite à garder votre gaieté pour une autre occasion.

SCÈNE III.

MARION, seule.

MARION. Eh ben, oui, la, je l'aurais délivré, mon pauvre mignon! Monsieur, le frère de monsieur, est trop sévère aussi; il se croit toujours à la tête de ses artilleurs. En avant la consigne! Il ne connaît que ça. Je suis sûre que ce qui l'a décidé à acheter cette propriété, c'est ce bâtiment borgne, ce pigeonier qu'il a tout de suite appelé sa maison d'arrêt. Il ne m'étonnerait pas qu'un de ces jours, pour un déjeuner en retard ou un rôti un peu brûlé, il m'y mette, moi. Si c'était aujourd'hui, seulement, au moins, je prendrais soin du petit. Et l'on s'imaginerait que je m'en vais laisser monsieur Georges avec sa cruche d'eau et son pain sec! non, dame! non! je n'entends pas que pendant vingt-quatre heures mon lieu ne se nourrisse que de pain sec et d'eau claire. Monsieur a beau avoir fermé la porte à double tour et fourré la clef dans sa poche, il y a la fenêtre, toute grillée qu'elle est, à travers laquelle un poulet doit pouvoir passer. On attache le poulet au bout d'une corde, on lance l'autre bout... Tiens, un ballon! ce n'est pourtant pas la fête à Saint-Cloud. On dirait qu'il veut descendre de ce côté. Je me trompais, il s'éloigne. Décidément, c'est sur le revers du talus qu'il se dirige. Il y a quelqu'un dedans. Ils sont deux, un jeune homme et une jeune fille. Ils touchent terre. Les voilà chez nous. Pauvre Georges! comme cela l'aurait amusé. Ils ont l'air embarrassé. (Vers la droite.) Par ici, monsieur et madame, par ici!

SCÈNE IV.

MARION, EDMOND, MARCELLE.

MARION. Vous êtes chez monsieur de Lussac, un brave monsieur, ancien capitaine d'artillerie, un peu sévère pour le petit, mais très-hospitalier.

EDMOND. Français! elle parle français! Marcelle, as-tu entendu? Cette respectable dame parle français!

MARION. Est-ce que vous vous attendiez à du chinois? C'est ben le moins qu'on parle français à Saint-Cloud. Après ça, peut-être que vous avez fait une grande route, et que vous croyiez descendre à Pékin.

MARCELLE. Une grande route, oui!

MARION. Sans être trop curieuse, peut-on vous demander d'où est-ce que vous venez?

EDMOND. De la lune.

MARION. Vous dites?

MARCELLE. De la lune, madame.

MARION. Vous saurez que je n'aime pas qu'on se moque de moi, et que cela sied mal à des jeunes filles de répondre par une plaisanterie à quelqu'un qui les interroge poliment.

MARCELLE. Mais, madame, nous ne plaisantons pas.

MARION. Encore!

EDMOND. Ma sœur dit vrai, madame, nous n'avons point du tout l'envie de nous moquer de qui que ce soit, et d'une dame moins que de personne.

MARION. Vous vous imaginez me persuader que vous venez de la lune?

EDMOND. Croyez-en ce qu'il vous plaira, madame, il n'en demeurera pas moins vrai que nous arrivons de la lune.

MARION. Vous êtes des impertinents!

EDMOND, à sa sœur. Cette respectable dame est vive.

MARCELLE, riant. Tout à fait comme notre vieille Manette de là-haut. (On entend tinter des cloches.) Mon frère, des cloches!

EDMOND. Que disent-elles? Écoutez. Les nôtres parlent si bien dans la lune.

MARION, à part. La lune! toujours la lune!

MARCELLE.

CHANSON N° 1.

PREMIER COUPLET.

Aux petits enfants, les clochettes
Disent, mignons, réveillez-vous!
Il fait jour, quittez vos couchettes,
Priez la Vierge à deux genoux!
Puis après, mes chérubins roses,
Vous irez sur le vert gazon!
Ouvrez vos paupières mi-clos (bis),
Bonjour, petits (bis).
Allons donc! Levez-vous donc!

DEUXIÈME COUPLET.

Plus tard, quand l'horizon se dore
Des rayons ardents du midi
La grosse cloche appelle encore
A l'autel un couple béni.

Elle dit à la fiancée,
Avec un joyeux abandon :
Hâtez-vous, belle mariée (*bis*) !
Je suis le bonheur (*bis*) !
Allons donc ! Hâtez-vous donc !

TROISIÈME COUPLET.

Enfin la tâche est accomplie,
Le dernier sommeil clôt les yeux ;
L'âme sur elle se replie
Et prend son élan vers les cieux.
Graves alors, toutes les cloches
Nous disent d'un accent profond :
Pleurez un homme sans reproches (*bis*) !
Courbez votre front (*bis*).
Priez donc ! Ah ! priez donc !

EDMOND. Oui, c'est là ce que disent nos cloches, et celles-ci ne me paraissent pas s'exprimer avec moins de grâce, de gentillesse, ou d'énergie. Mais, en vérité, n'est-il pas étrange que dans cette petite terre, notre phare d'argent pendant la nuit à nous autres lunatiques, nous tombions, tout d'abord, sur quelqu'un qui parle la langue de notre pays, et sur des cloches qui babillent exactement comme nos cloches ?

MARION. Autre baliverne ! Voici maintenant qu'ils voudraient me faire croire que nous leur servons de lune ; la terre ressemble bien à une lune, vraiment. C'est bien elle où, parfois, les plus malins ne voient goutte, qui serait capable d'éclairer les autres planètes !

EDMOND. Vous oubliez, madame, que, par elle-même, la lune n'est pas plus lumineuse que la terre.

MARION. Par exemple, ceci est le comble ! Cette sottise couronne le reste.

CHANSON N° 2.

PREMIER COUPLET.

Par ma foi, je n'y puis tenir !
En face, m'oser soutenir
Des absurdités sur la lune,
C'est une audace peu commune !
Cent mille fois, de mes deux yeux,
N'ai-je point vu la lune aux cieux,
Sentinelle faisant sa ronde, } *Bis.*
Nous jeter sa lumière blonde ? }
La lune est un flambeau d'argent, } *Bis.*
Qui soutient le contraire, ment ! }

DEUXIÈME COUPLET.

Si la lune aux cieux ne flamboyait,
Si la terre elle n'éclairait,
Nous servant ainsi de veilleuse,
En combustible peu coûteuse ;
Si de la noire et sombre nuit,
Elle n'était pas l'œil qui luit,
Chanterait-on, quand vient la brune,
En tous lieux : « Au clair de la lune ? »
La lune est un flambeau d'argent,
Qui soutient le contraire, ment !

MARION. Je n'y tiens plus ; je sors. Ces gens-là me rendraient folle.

SCÈNE V.

MARCELLE, EDMOND.

MARCELLE, riant. C'est notre Manette au grand complet, tablier, cornette et le reste.

EDMOND. L'humeur, en effet, chez celle-ci, me paraît aussi difficile que chez celle de là-haut.

MARCELLE. Après les discours de nos philosophes sur la terre et ses habitants, une semblable rencontre m'étonne.

EDMOND. Cela doit être une fâcheuse exception. En nous désignant la terre comme le séjour de la sagesse, et tous les habitants de la terre comme des modèles de modération et de vertu, nos philosophes ne peuvent s'être trompés. (Regardant autour de lui.) Du reste, cette petite planète a de fort beaux arbres.

MARCELLE. Ce sont des marronniers ; ils ressemblent absolument à ceux de la lune.

EDMOND. Je les crois plus grands. Et ces pâquerettes, qu'elles sont jolies !

MARCELLE. Comme nos pâquerettes.

EDMOND. Prends garde, ma sœur, que les sottises d'une femme grondeuse nuisent à ton appréciation de la terre, et te la montrent sous un jour défavorable et faux.

MARCELLE. Tu sais, mon frère, que je n'ai jamais partagé complètement ton enthousiasme, et que si j'ai quitté la lune pour te suivre sur la terre, il y avait dans mon fait plus d'amitié pour toi que de foi au grand mérite des terriens.

EDMOND. Ah ! ma sœur, que tu leur fais injure ! Il est très-certain que les habitants de cette planète bénie sont tous ou presque tous doués d'un esprit juste, d'un cœur généreux, d'une inflexible raison.

MARCELLE. A ce que disent nos philosophes.

EDMOND. Et quelle clarté dans leur jurisprudence ! que de probité chez leurs marchands ! quelle touchante fraternité parmi leurs artistes !

MARCELLE. Toujours au dire de nos philosophes !

EDMOND. Ce n'est point chez eux que les femmes sont médisantes, les jeunes gens étourdis, les jeunes filles coquettes et légères.

MARCELLE. Amen.

EDMOND. Leur tenue à tous est digne et réservée. On ne les voit point marcher à pas désordonnés, parler à tort et à travers, observer servilement des modes ridicules, ainsi que nous le faisons dans la lune.

MARCELLE. D'ici à quelques jours, nous aurons jugé par nous-mêmes de toutes ces perfections.

EDMOND. Pourvu que l'admiration ne nous fasse point oublier le but de notre voyage. Répétons-nous bien que n'est point pour partager le bonheur des heureux habitants de la terre que nous nous sommes aventurés dans l'espace, mais afin de surprendre le secret de leur félicité, au profit de nos concitoyens de là-haut.

MARCELLE. Je te le rappellerai.

EDMOND. Quelle gloire de rapporter dans la lune des sages institutions, qu'aussitôt l'amour de l'or fasse place à la charité, le mensonge à la vérité, le faste à la simplicité, et la détestable vanité à la modestie ! Dès lors, plus de crimes, et, partant, plus de prisons.

MARCELLE, désignant la tour. Mon frère, qu'est-ce que c'est que cela ?

EDMOND. Cela ?

MARCELLE. Si ce n'est une prison, cela y ressemble fort.

EDMOND. Une prison sur la terre, impossible ! (A ce moment, la tête de Georges paraît à travers les grilles.)

MARCELLE. Et elle est habitée!
EDMOND. Je n'en puis croire mes yeux!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGES, sur le balcon de sa fenêtre.

GEORGES, appelant. Alice! Marion! Comment, elles m'ont abandonné?

EDMOND, à part, à Marcelle. Il ne nous voit pas.

GEORGES. Je ne les en aurais pas crues capables. (S'avançant autant que possible, et regardant vers la coulisse de gauche.) Le beau temps! Elles auront eu le cœur de s'aller promener au bord de l'eau, pendant que je gémis sous les verrous!

MARCELLE, bas et riant Edmond. Ce n'est pas une prison! il est impossible que ce soit une prison!

EDMOND, bas aussi. Il y a là-dessous quelque mystère qu'il est important d'approfondir.

GEORGES. C'est que la Seine est vraiment superbe, aujourd'hui, et mon oncle a un si joli bateau!

BARCAROLLE N° 3.

PREMIER COUPLET.

Ah! sur les flots, dans ma barque rapide,
Je glisserais, habile nautilier!
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit, vogue, beau marinier!
Vogue! vogue!

Au mât, comme la blanche étoile
Qui, la nuit, éclaire les cieux,
Frémillante, la grande voile,
Soudain, apparaît à nos yeux.
Elle s'enfle, et la barque frêle,
Aux fins contours harmonieux,
Ainsi que la noire hirondelle,
S'envole au matin radieux!
Ah! sur les flots, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez sur l'onde qui scintille,
S'ouvrir un sillon écumeux,
De plaisir la vague babille;
C'est un moment délicieux!
Mais, grand Dieu! la barque se penche!
Va-t-on périr? Destin affreux!...
Eh, non! cargue la voile blanche,
Et reprends ton refrain joyeux!
Ah! sur les flots, etc.

Me retenir ici par une journée semblable, c'est abuser de ses droits, c'est faire de la tyrannie gratis; enfin, suis-je si coupable? Oh! maudits barreaux, si je pouvais vous briser! (Il secoue les barreaux, et l'un d'eux lui reste dans la main.) Aïe!

EDMOND. Eh bien, monsieur, rien ne vous retient plus. Sautez par la fenêtre!

GEORGES. Qui me parle?

MARCELLE. Regardez par ici.

GEORGES, à califourchon sur sa fenêtre. Tiens, je ne connais pas ces visages-là! (Après avoir mesuré du regard la hauteur de sa fenêtre.) Hum! le cachot de mon oncle n'est pas précisément un sous-sol.

EDMOND. Peut-on vous aider?

GEORGES. Non. Bah! A mes risques et périls! (Il saute.)

SCÈNE VII.

MARCELLE, EDMOND, GEORGES, sur le théâtre.

GEORGES. Monsieur et mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être... Vous vous portez bien? moi aussi, je vous remercie! Vous êtes sans doute des voisins de campagne de mon oncle? Peut-être la propriété de messieurs vos parents est-elle contiguë à celle-ci? Vous m'en voyez ravi, ravissimum, ravissimus. Ne faites pas attention à mes solécismes; si l'étude du français m'attire peu, celle du latin m'attire moins; je leur préfère le māmāmāonquack, autrement dit, la langue de messieurs les pirogueurs de la Seine.

MARCELLE, à Edmond. Ce jeune homme ne me semble pas tout à fait un sage, mais il est gai.

GEORGES. Votre opinion me flatte, mademoiselle... dirai-je Dumont, Dupont, Dulong, ou Dubois, Vabois, Souchois?

MARCELLE. Marcelle Lépine, sœur de M. Edmond Lépine, ici présent.

GEORGES, cherchant. Lépine, Lépine, je connais bon nombre d'épines dans les fourrés du parc; l'humeur de mon oncle en est aussi très-suffisamment hérissée; mais je ne connais pas de Lépine aux alentours.

MARCELLE. Nous ne sommes point domiciliés ici-bas, monsieur.

GEORGES. Pristoff! seriez-vous des revenants?

EDMOND. Nous sommes des habitants de la lune.

GEORGES, riant. Ah! bon! ah! très-bien! C'est une plaisanterie; moi, voyez-vous, je déteste les gens sérieux.

EDMOND. Mais, monsieur...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALICE, MARION, les lunatiques au deuxième plan.

ALICE, riant. Où sont-ils? où sont-ils? Ah! Georges hors de la tour!

MARION. Par où que t'as pu t'ensauver, mon lieu?

GEORGES. L'essentiel est que j'en suis dehors; de plus, je prétends n'y point rentrer; tu me cacheras où tu voudras, nourrice, cela te regarde!

ALICE. C'est mon oncle qui va crier!

MARCELLE, à part, à Edmond, et lui désignant les dentelles d'Alice. Il paraît que la simplicité des terriennes ne redoute pas les dentelles.

EDMOND. Cette jeune fille me semble un peu coquette, cela est trop vrai, mais elle est bien jolie.

ALICE, à Georges. Bah! nous mettrons ta délivrance sur le dos des lunatiques dont m'a parlé Marion.

MARCELLE, bas et riant, à Edmond. Les terriennes ne connaissent pas le mensonge!

ALICE. Mais où sont-ils?

MARION. Pardi, les v'là!

ALICE. Vous! c'est vous? C'est vous qui arrivez de la lune?

EDMOND, à sa sœur. Enfin, celle-ci ne le met point en doute.

MARION. Comment, mamselle, vous pouvez croire?

GEORGES, à Marion. Tu vois bien que ma sœur continue la plaisanterie.

MARION. A la bonne heure! quant à moi, je choisis les gens avec qui je plaisante.

ALICE. Qui est-ce qui parle de plaisanter? Comment, Georges, tu ignores que la lune soit habitée? Mais c'est un fait incontestable. On a même dit que l'herbe de leurs champs était plus fine que nos cheveux, et que les lunatiques avaient beaucoup de ressemblance avec les sauterelles.

MARCELLE, riant. Oh! savoir infini des habitants de la terre!

ALICE. Je vous demande pardon, mademoiselle, je vois bien que vous ne ressemblez point à une sauterelle, c'est une erreur à rectifier. Tiens! la mode des crinolines est donc allée jusque là-haut? Chez nous, tous les ans, quelques personnes, afin de les faire tomber, se montrent sur les boulevards, le disputant pour l'ampleur de leurs jupes à un parapluie dans son fourreau, mais cela ne prend pas; les chapeaux changent, les manteaux changent, l'acier tient bon.

MARCELLE, à Edmond. Ce n'est point aux habitants de la terre que la mode oserait imposer ses caprices!

GEORGES. Voyons, voyons, est-ce que vraiment vous venez de la lune? Est-ce que vraiment la lune est habitée?

EDMOND. N'en doutez pas, monsieur.

MARION. Habité! quègue chose qui n'est pas si grand qu'un fromage de Brie! Ne crois donc pas ça, mon fieu!

GEORGES. Nourrice, je t'aime! Mais ainsi que la grammaire a pour moi des broussailles inextricables, ainsi la science a pour toi des abîmes dont tu ne sonderas jamais la profondeur. Ces jeunes gens ont l'air candide; s'ils me donnent leur parole d'honneur qu'ils viennent de la lune, je les croirai, et pour me faire plaisir, tu les croiras aussi.

MARION. Jamais!

ALICE, à Georges. Je ne comprends pas que tu gardes l'ombre d'un doute. Il y a longtemps que moi, je suis édifiée à cet égard.

MARCELLE, riant. Seulement, vous nous dotiez de singulières allures.

ALICE. On l'avait imprimé.

GEORGES, à Edmond. Qu'en dites-vous? Voulez-vous nous donner votre parole que vous êtes des habitants de la lune?

EDMOND. Nous vous la donnons.

GEORGES. A merveille! Vous venez de la lune, et ceux qui en douteront auront affaire à moi. Marion, tu entends?

MARION. Tenez, on dit que la terre tourne, ce qui est encore une bêtise; moi je dis que ce n'est pas la terre, mais que ce sont vos têtes qui tournent. (Bas à Georges.) Et j'ajouterai, mon fieu, que ces gens-là pourraient bien être des voleurs. Il y en a de très-bien mis, des voleurs. Je m'en vais ici près, faire mine de cueillir de la salade, mais je ne les quitterai pas des yeux. Prends garde à ta belle montre d'argent et à ton mouchoir de poche!

GEORGES, riant. Nourrice, tu es sublimissimum!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins MARION.

GEORGES, à Edmond. Dites donc, quand vous retournerez chez vous, vous m'emmenez, hein!

EDMOND. Vous voulez quitter ce lieu de délices?

GEORGES. Qui ça, un lieu de délices, la terre?

Merci! un pays où il y a des colléges, des lois sur la chasse, des cachots et des oncles pour vous y fourrer!

MARCELLE. Tous ces bienfaits nous sont connus, monsieur.

GEORGES. Allons donc!

MARCELLE. De plus, si vous le permettez, et quoique mon frère en dise, je vais vous en démontrer l'utilité.

GEORGES. Un sermon! bien obligé! Mais si, dans la lune, on ne peut s'amuser en toute saison à tirer sur les oiseaux, s'il y a des colléges avec des pen-sums, des cachots...

MARCELLE. Avec des oncles!

GEORGES. Qu'est-ce que vous venez donc chercher sur la terre?

EDMOND. La sagesse.

GEORGES. Out!

ALICE, sérieuse. Eh bien, mon frère, ce motif est très-louable.

EDMOND. J'aime à vous entendre parler ainsi, mademoiselle, et si dans les choses de la terre nos philosophes ont avancé quelques faits erronés, je vois bien que, pourtant, ils ont dit vrai en beaucoup de points. (Alice fait à Edmond une profonde révérence.)

ALICE, d'un ton léger. Mademoiselle, dansez-vous, là-haut?

MARCELLE. Oui, mademoiselle.

ALICE. Polkez-vous? mazurkez-vous?

MARCELLE. Le plus souvent que nous pouvons!

ALICE. Valsez-vous dans vos pensions, entre demoiselles?

MARCELLE. Beaucoup.

ALICE. C'est charmant, n'est-ce pas.

MARCELLE. Vous aimez la valse?

ALICE. J'en raffole.

VALSE N° 4.

PREMIER COUPLET.

Quand à valser l'archet m'invite,
Par un accord harmonieux,
Je sens mon cœur battre plus vite;
C'est un plaisir délicieux!
Soudain, sans tarder, l'on s'élance,
Comme l'oiseau rasant le sol,
On prend son vol (bis) !
Puis, mollement, on se balance (bis),
Et dans les airs on prend son vol (bis) !

DEUXIÈME COUPLET.

Bientôt sous les pas des valseuses,
Au bruit du rire et des clameurs,
Tombent du front de ces heureuses
Les verts feuillages et les fleurs!
Mais sur les roses l'on s'élance,
Comme l'oiseau rasant le sol, etc.

(Sur les dernières mesures, Alice saute Marcelle et la fait valser. Même jeu entre Georges et Edmond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARION, M. DE LUSSAC.

MARION, courant et essayant de cacher Georges. Gare là-dessous!

M. DE LUSSAC. En croirai-je mes yeux? Un bal chez

moi, avec des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître, et monsieur mon neveu en liberté! La clef de la tour ne m'a point quitté pourtant.

ALICE aux pieds de son oncle, et y entraînant Marcelle. Grâce!

M. DE LUSSAC. Relevez-vous, mademoiselle, et expliquez-moi... Attendez! (Il va prendre Georges au collet de sa veste.) Parlez maintenant.

GEORGES. Alice, pas un mot, pas d'apologie ni de prière, tant que mon oncle me fera l'injure de me tenir ainsi comme un assassin ou un voleur.

M. DE LUSSAC. Il me faudrait vous laisser libre de prendre vos jambes à votre cou, pas vrai?

GEORGES. N'avez-vous jamais été prisonnier sur parole, mon oncle?

M. DE LUSSAC. Cela m'est arrivé, monsieur; cela m'est arrivé en Crimée, il y a huit ans.

GEORGES. Mon oncle, je suis un Lussac, et ne faillirai pas plus à l'honneur que vous n'y avez fait en Crimée.

M. DE LUSSAC. Voyez-vous ça! alors promettez-moi de rentrer dans la tour.

GEORGES. Non, mon oncle, on y est trop mal. Je vous promettrai simplement de ne point tenter de m'enfuir, d'ici à une heure, le temps d'une conférence.

M. DE LUSSAC, riant et le lâchant. Ça vous prend des airs! (A part.) Il a du cœur le mioche. (Haut.) Allez, je vous écoute!

MARION, s'avançant. Voici ce que c'est, monsieur. Monsieur Georges ayant du haut de sa tour aperçu monsieur et mademoiselle, que l'on ne sait pas ce qu'ils sont, et ayant craint pour vos biens et pour vos jours, s'est ensauvé je ne sais pas par où, afin de vous protéger de son bras.

GEORGES, avec reproche. Marion!

EDMOND. Que dites-vous donc là, madame?

ALICE. Ce n'est pas cela. En descendant le talus plus vite que je n'aurais voulu, je suis tombée et j'ai poussé un grand cri qui a effrayé Georges; alors, Georges s'est échappé de la tour afin de venir à mon aide.

GEORGES. Toi aussi!

M. DE LUSSAC. Oui-da?

MARCELLE, à Edmond. Décidément, la terre est une petite planète où le mensonge pousse comme chez lui!

GEORGES. Tu te fourvoies, Alice, ton amitié pour moi te fait dire des bêtises! Mon oncle, la vérité sans aucun embellissement, la voici : Dans ma douleur, regardant tour à tour et le fleuve et le ciel, j'ai involontairement secoué les barreaux de ma prison, et l'un d'eux a cédé.

M. DE LUSSAC. Cédé!

GEORGES. N'étant lié par aucun serment, qu'eussiez-vous fait à ma place, mon oncle?

M. DE LUSSAC. J'aurais remplacé le barreau, monsieur!

GEORGES. Non, mon oncle, vous eussiez sauté par la fenêtre, et c'est ce que j'ai fait.

M. DE LUSSAC, avec émotion. Au risque de se tuer!

GEORGES. Ah! mon oncle, mon bon oncle, voilà un cri du cœur qui m'annonce mon pardon.

EDMOND. Nous vous supplions de l'accorder à monsieur votre neveu, monsieur, d'autant plus que la faute de son évasion ne lui appartient pas tout entière; arrivant de la lune...

M. DE LUSSAC. De la lune! des lunatiques! moi qui

toute ma vie ai désiré en connaître! Ils sont charmants!

MARION, à part. Lui aussi! Par exemple, c'est pas la peine d'avoir été capitaine d'artillerie!

EDMOND. Un peu étourdis du voyage, et par suite nous possédant moins que de coutume, nous avons commis l'imprudence d'engager monsieur votre neveu à sauter. Il est probable que livré à ses propres réflexions, il se fût abstenu.

M. DE LUSSAC. Laissons-là mon neveu, j'oublie tout. Tu entends, Georges, j'oublie tout; mais ne t'avise plus de chasser hors de saison; comme aussi, quand tu auras à te laisser choir, tâche que ce ne soit pas sur mes géraniums. Ainsi vous arrivez de la lune, comme cela, tout droit? et c'est chez moi que les destins vous ont conduits? Quelle heureuse aventure! Avez-vous de beaux régiments, là-haut? Comment est votre végétation? Je vous montrerai mes fleurs et vous me direz franchement ce que vous en pensez. Vous verrez aussi mes petits artilleurs. Ah! si vous aviez eu la bonne pensée de prendre quelques graines, j'aurais été le plus fortuné des capitaines passés, présents et futurs.

MARION. Des graines d'artilleurs, monsieur?

M. DE LUSSAC. Paix là! privez-nous de vos observations. Allez à votre cuisine, plutôt, et préparez-nous un repas confortable, ces jeunes gens doivent mourir de faim. C'est qu'il n'y a pas de buffet de la lune ici.

MARION, se sauvant. Bah! dans une étoile.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins MARION.

M. DE LUSSAC, aux lunatiques. Et puis, quand nous aurons bien jase, quand je vous aurai montré nos soldats, nos musées, nos savants, nos casernes, nos marchés, si vous le voulez, nous partirons tous ensemble pour votre planète. Le cœur vous en dit-il, enfants?

GEORGES et ALICE. Certes!

EDMOND. Vous y serez les bienvenus.

MARCELLE. Notre maison est petite, mais hospitalière, et mademoiselle y trouvera un excellent piano.

M. DE LUSSAC. Tout à fait comme si l'on allait de Paris à Saint-Cloud. C'est prodigieux!

VAUDEVILLE FINAL.

M. DE LUSSAC.

Ensemble l'on partira

Pour la lune.

Ensemble on arrivera

Dans la lune.

Là-haut, l'on chevauchera (bis),

Puis gaiement on reviendra

De la lune!

ALICE.

Voyager plaît à chacun,

A chacune.

On court visiter Autun,

Pampelune.

Plus heureuse que chacun (bis),

Je vais, bonheur peu commun,

Dans la lune!

EDMOND.

De butiner, ici-bas,
Pour la lune,
J'espérais avoir, hélas!
La fortune;
Mais je vous le dis bien bas (*bis*),
Déçu, je retourne, hélas!
Dans la lune!

MARCELLE.

Sans avoir étudié,
Plus qu'aucune,
J'aurais cent fois parié,
Cent contre une,

Que votre gloire envié (*bis*),
N'est pas moins avarié
Que la lune!

GEORGES.

Chacun accuse, ici-bas,
La fortune;
Ce perpétuel hélas!
Importune,
Si l'un de vous en est las (*bis*)
Qu'il s'en vienne sur nos pas
Dans la lune!

Mme ADAM-BOISCONTIER,

DENISE

(Suite.)

V

MALADIE.

CAROLINE passa le temps du voyage dans une agitation indescriptible; elle ne pouvait pas pleurer, elle étouffait, et au milieu d'un spasme de douleur et d'inquiétude, il lui semblait que la chaise de poste, lancée au galop, n'avancait pas; elle mettait la tête à la portière, elle essayait de presser le postillon, et quelquefois, retombant au fond de la voiture, elle se disait : — « J'arriverai trop tard peut-être! Mon Dieu! Mon Dieu! permettez que j'arrive à temps! que je la voie encore! » Elle joignait les mains chaque fois qu'elle voyait le clocher d'une église; elle invoquait l'Hôte invisible du tabernacle dans une prière muette, et son âme, à défaut de ses lèvres, criait vers Dieu : « Si vous le voulez, vous pouvez la guérir! » A l'approche de la nuit, la fatigue ferma ses yeux, mais des songes effrayants la réveillèrent aussitôt et la ramenèrent à une réalité qui avait aussi ses terreurs. Enfin, au milieu du jour, elle distingua à l'horizon les contours connus des flèches de la ville normande, la tour de l'Abbaye-aux-Hommes, la forme aérienne de Saint-Pierre, et le clocher élégant de l'Abbaye-aux-Dames, et sous le coup d'une certitude prochaine, peut-être déchirante, elle resta accablée : l'espérance avait peu d'accès dans cette âme, pliée sous les tristesses et les déceptions de la vie.

La voiture roula retentissante dans les rues, et s'arrêta devant la maison si bien connue : elle ne portait pas le signe du deuil; les fenêtres en étaient ouvertes. Caroline respira; Ursule s'était précipitée à la portière, et le moment d'allègement de la pauvre mère dura peu :

« Elle est bien malade, madame! »

Ce fut la première parole de la servante. Caroline s'arrêta au seuil : la douleur, mêlée à un embarras inexprimable, la retenait immobile : elle venait d'apercevoir son mari. Léon vint vers elle, il était pâle et abattu, et, sans parler, il lui offrit le bras.

« Comment est-elle? dit enfin madame Villers en montant l'escalier, et en jetant sur ces lieux qu'elle avait cru ne jamais revoir un regard surpris.

— Mal! on ne peut se le dissimuler, elle est bien mal! »

Caroline fléchit, et, sans qu'elle le voulût, elle s'appuya plus fort sur le bras de son mari. Il la soutint en la regardant avec compassion :

« Je vous attendais, dit-il, je savais que vous viendriez! »

Elle ne put pas répondre, mais jamais peut-être leurs âmes ne s'étaient entendues comme en cet instant : un même sentiment les mettait de niveau. « Je voudrais bien la voir! dit doucement madame Villers.

— Dans une minute, lui répondit Léon en la menant vers l'appartement qui lui était destiné. C'était celui qu'occupaient d'ordinaire les étrangers. Il la fit asseoir, après qu'elle eut ôté son manteau, et il lui dit :

— Je voudrais que vous ne vous effrayiez pas en voyant Denise, elle ne vous reconnaîtra pas, car elle se trouve dans un état de stupeur qui accompagne d'ordinaire les fièvres pernicieuses.

— Mais qu'a-t-elle, enfin?

— Je vous avoue que je n'ai pas osé vous l'écrire, car le nom effraye autant que la maladie elle-même; notre pauvre petite a une fièvre typhoïde.... Mais je vous le répète, quoique bien mal, toute espérance n'est pas perdue.»

Ces mots qui voulaient être consolants éveillèrent cependant en l'âme de Caroline de si funestes images,

qu'elle fondit tout à coup en larmes : les pleurs amassés depuis deux jours, et dont le poids l'étouffait, coulèrent comme une source amère. Léon, qui la voyait pleurer pour la première fois, car cette âme fière ne lui avait jamais livré le secret de ses peines, s'efforça de la calmer par de bonnes paroles et des assurances sérieuses :

« Sur l'honneur, lui dit-il enfin, les médecins espèrent encore la sauver... Elle a une constitution excellente, et la maladie a été prise à temps... je ne voudrais pas vous tromper, Caroline ! »

Elle leva les yeux sur lui, et un souvenir d'autrefois lui revint à travers son émotion. Elle s'était dit souvent, aux premiers temps de son mariage, qu'elle aimait le visage de Léon à cause de la franchise et de la loyauté qui rayonnaient dans son regard et dans son sourire. Sincère toujours au milieu de sa douleur, ce regard disait, comme autrefois :

« Je ne vous ai pas trompée, je ne vous tromperai jamais. »

— Je vous crois, lui répondit-elle, mais vous comprenez mon chagrin : c'est un terrible mot que celui de fièvre typhoïde. »

Ils se turent, émus tous deux ; mais enfin madame Villers reprit timidement :

« Puis-je la voir ? »

— Venez ! »

Ils entrèrent à pas silencieux dans une chambre sombre et fraîche : des rideaux de mousseline, abaissés devant le lit, arrêtaient les regards impatients de Caroline : elle resta debout et immobile, cherchant à percevoir un bruit dans ce silence, une forme dans cette obscurité.

« Soyez la bienvenue, lui dit une voix qu'elle reconnut sur-le-champ : sa belle-mère venait de se lever du fauteuil où peut-être elle avait passé bien des jours et veillé bien des nuits, car son visage apparut à Caroline singulièrement pâli et changé. Elle en fut touchée, et serra la main qui ne repoussa pas la sienne. »

— Asseyez-vous ici, vous la verrez quand vos yeux se seront faits à ce demi-jour. »

Caroline obéit, et de la place que sa belle-mère lui avait désignée, elle entrevit, en effet, au milieu du nuage blanc des draps et des rideaux, le visage chéri de sa fille. Elle paraissait assoupie ; sa tête, abandonnée, était renversée en arrière, et le front, les lèvres, les paupières et les joues, couverts d'une pâleur cendrée, semblaient porter déjà la livrée du tombeau.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria Caroline, qu'elle est changée ! »

Ils gardèrent le silence, ce silence respectueux et imposant que l'on garde au chevet de ceux qui vont partir pour d'autres rivages : il glaça d'effroi le cœur de la pauvre mère, et, les yeux avidement attachés sur sa fille, elle cherchait sur ce visage abattu une nuance, un rayon qui lui permit d'espérer. Mais l'enfant restait engourdie sous le poids d'un sommeil fiévreux : de temps en temps sa grand-mère se levait, renouvelait la glace sur sa tête, approchait de ses lèvres un verre de limonade dont elle buvait machinalement, la recouvrait et laissait retomber le rideau. Caroline l'enviait tout bas, mais elle n'osait la remplacer dans ces soins précieux dont le domaine lui semblait acquis, et quand, à la chute

du jour, après plusieurs heures passées auprès du lit de Denise, madame Villers lui dit d'un ton d'autorité :

« Caroline, vous êtes excédée de fatigue, il faut aller vous reposer : je veillerai jusqu'à minuit, et Ursule me remplacera. »

Elle n'osa pas résister, et se retira, après avoir baisé, avec des larmes muettes, la petite main de l'enfant qui pendait au bord du lit.

La nature triompha de l'esprit et la fatigue de l'inquiétude : elle dormit profondément, ne se réveilla qu'au jour, et promptement levée, elle courut à la chambre de Denise. Ursule veillait en roulant un cha-pelet et en murmurant à demi-voix ses *Ave Maria*.

« Eh bien ? demanda Caroline à voix basse. »

— Je ne la vois pas plus mal que hier, répondit la servante ; elle a toujours dormi, même qu'elle a rêvé tout haut... Écoutez ! elle parle ! »

Toutes les facultés de Caroline furent suspendues : ces paroles brisées, incohérentes, que disait la petite voix de Denise, l'occupaient seules. L'enfant parlait haut, sur ce mode bref et rapide que donne une fièvre intense : elle nomma à plusieurs reprises Cora ! Cora ! la compagne habituelle de ses jeux ; elle essaya de moduler une petite chanson créole que la négresse chantait souvent ; puis d'une voix plus basse et plus plaintive, elle murmura : *Maman !*

« Elle pense à moi, dit Caroline bouleversée jusqu'au fond de l'âme. »

— Elle a toujours parlé de madame, cette petite minette, tant qu'elle a pu débrouiller ses idées. Faut espérer que Dieu nous la laissera : je fais une neuvaine à la bonne Vierge pour cela.

— Merci, Ursule : que Dieu nous exauce, je ne vivrais pas sans elle ! »

Ursule se retira, et madame Villers s'installa au chevet de Denise. La journée se passa à peu près comme la précédente, avec de grandes inquiétudes et des lueurs d'espérance : une seule fois Denise parut reprendre connaissance, elle ouvrit ses yeux pâlis et voilés, regarda fixement sa mère, et dit d'une voix faible et joyeuse :

« Chère maman ! venez près de moi ! »

Caroline accourut, l'embrassa avec transport ; mais la fièvre envahissait de nouveau le cerveau de l'enfant, elle balbutia quelques mots vagues, et retomba dans sa torpeur.

« Vous la troublez ! vous ne voyez donc pas que le plus grand calme est indispensable ? dit une voix dont Caroline reconnut aussitôt l'accent despotique et jaloux. »

— Je sens ce qu'il faut à ma fille ! répondit-elle vivement.

— Vous lui ferez du mal avec vos exagérations : si vous ne pouvez vous modérer, il vaudrait mieux vous éloigner de cette chambre.

— Je n'en ferai rien ; Léon m'a appelée, et ma place est ici !

— Ma mère ! de grâce ! dit Léon en intervenant dans cette querelle subite, que notre pauvre enfant ne vous entende pas ! »

Madame Villers se tut et se rassit, le front chargé de nuages. Un instant avait suffi pour troubler cette union née de la douleur ; l'esprit jaloux de l'aïeule, la vivacité fière de la jeune mère s'étaient heurtés en se rencontrant, et dès cette heure, elles furent en

état d'observation l'une devant l'autre. La nuit, la situation de Denise devint plus alarmante, et au point du jour, le père et les deux mères se rencontrèrent près de son lit.

« Elle est plus mal ! dit Léon. La fièvre croît d'heure en heure.

— Le médecin va venir, il jugera mieux que nous de son état, dit madame Villers.

— Pour moi, interrompit Caroline, je désirerais bien avoir une consultation.

— Et qui y appelleriez-vous ?

— Mais mon ancien médecin, M. Belyn, qui a soigné Denise dans ses maladies d'enfant.

— Pour cela, non ! dit madame Villers, car je ne partage nullement la confiance que vous accordez à M. Belyn.

— C'est cependant le seul médecin de Caen que je désirasse voir.

— Vous permettrez à mon fils et à moi, qui connaissons mieux la ville, de ne pas partager votre opinion.

— Il y aurait moyen de tout arranger, dit Léon ; appelons en consultation M. Belyn et un médecin que vous désigneriez, ma mère.

— Je n'en désignerai aucun, le nôtre suffit, il me semble, dans une maladie dont les phases sont bien connues et dont le traitement est familier aux plus simples officiers de santé.

— Je ne suis pas de votre avis, madame, et je voudrais appeler au chevet de Denise toutes les lumières de la science. Votre confiance, souffrez que je vous le dise, ressemble à de l'indifférence.

Cette conversation, qui, au milieu d'une angoisse croissante, ressemblait à un acide distillé sur une plaie, fut interrompue par l'arrivée du médecin. Lui-même parut inquiet ; son visage, muet d'ordinaire, exprima la crainte et une compassion venue des entrailles, car lui aussi était père, et il demanda de son propre mouvement l'assistance d'un confrère.

« Désignez-le, lui dit M. Villers.

— M. Belyn, si vous voulez, répondit le médecin : il a fait, dans les hôpitaux, des études spéciales sur les fièvres perniciosées.

Misère humaine ! quelle que fût la vive et profonde douleur qui navrait le cœur des deux femmes, elles ne purent se défendre, l'une d'un élan de satisfaction orgueilleuse, l'autre d'un sentiment soudain d'humeur et de surprise. L'amour-propre, cet ennemi domestique qui, selon le bon François de Sales, ne mourra qu'un quart d'heure après notre mort, se ranimait ardent et vivace, parmi les douleurs de cette heure amère et à côté de l'enfant mourante que les deux mères se disputaient encore. Mais bientôt son danger les absorba tout entières, et les réunît de nouveau dans un sentiment sympathique, également éprouvé par toutes deux ; quand le navire est sur le point de sombrer, quand l'abîme ouvre ses profondeurs, quand les vagues montent, gémissantes et menaçantes, les passagers n'oublient-ils pas les haines qui les ont divisés, et ne portent-ils pas les mains amies et unies aux voiles ou au gouvernail ?

La journée fut affreuse, et chaque heure amena avec elle des symptômes plus menaçants, combattus cependant par tous les moyens que la science et le dévouement pouvaient créer ; pendant la nuit, l'état de l'enfant ne s'améliora point, mais au matin les

hémorrhagies diminuèrent, et la prostration profonde, qui semblait un apprentissage de la mort, se dissipa un peu. Denise se plaignit : avec quelle joie cet accent plaintif, si déchirant en d'autres temps, ne fut-il pas accueilli par ceux qui n'espéraient plus entendre sa voix ici-bas ! Une fois elle demanda distinctement à boire : sa mère vola auprès d'elle, et pendant qu'elle appuyait légèrement la cuiller aux lèvres desséchées de l'enfant, Léon la soulevait dans ses bras, et madame Villers remplaçait les oreillers affaissés. Elle ne reconnut personne, mais elle dit avec douceur un *merci* ! qui remplit d'espoir trois cœurs à la fois, quatre cœurs, faut-il dire, car Ursule était là, et elle dit tout haut :

« La bonne Vierge va faire un miracle, c'est sûr !

— On ne peut le nier, dit le médecin, la maladie semble s'arrêter, et peut-être va-t-elle décroître.

Il étudia encore le mouvement du pouls :

« Moins de pulsations que hier au soir... Je ne voudrais pas vous donner une fausse joie, mais c'est un fait, je la trouve moins mal. »

Si peu rassurantes qu'elles fussent, ces paroles devinrent, pour la famille affligée, comme une petite lumière dans un lieu obscur : elle encouragea et réjouit ; et tous trois respirèrent librement pour la première fois depuis vingt-quatre heures. Denise n'avait plus de délire, mais quoiqu'elle ne dormit pas, elle demeurait immobile par faiblesse et par engourdissement : elle ne reconnaissait aucun de ceux qui l'entouraient. Ce calme dura toute la journée et s'étendit aux jours suivants : Denise remontait vers la vie par une gradation très-lente, et dont les progrès ne pouvaient être sensibles qu'à des yeux constamment fixés sur elle ; c'est ce qu'exprimait Caroline dans une lettre à mademoiselle de la Rochette :

Caen, septembre 18...

« Chère et bonne amie,

» Nous voici au vingt-troisième jour de la maladie, et je puis vous annoncer, d'après les paroles expresses du médecin, que la fièvre est entrée dans sa période décroissante. Combien cette assurance a allégé mon âme ! j'ai tant souffert depuis douze jours, à la vue de mon enfant, mon seul bien, abattue par un mal si terrible, et vouée, en apparence, à une mort prochaine ! Quels jours ! quelles nuits ! Et vous, excellente amie, avec quelle tendresse vous avez partagé mes peines ! je ne l'oublierai jamais ; et vos lettres, où votre attachement pour Denise se peint si bien, sont un trésor que je lis et relis : il faut bien que je puisse me dire qu'il est, quelque part, un cœur ami qui comprend le mien. Ici, dans cette maison, le croiriez-vous ? au milieu du chagrin qui nous accablait, j'ai retrouvé les mêmes épinettes qu'autrefois : l'opposition de ma belle-mère et la faiblesse de Léon. Les premiers moments qui suivirent mon arrivée eurent, parmi une inquiétude inexprimable, quelque douceur par une peine commune et le besoin que nous éprouvions de nous soutenir réciproquement. Mais une marque d'amitié qu'au milieu de son délire me donna ma chère enfant excita l'humeur jalouse de madame Villers, et depuis cet instant je suis sous le coup de ses contradictions incessantes. Elle voudrait m'éloigner de la chambre de Denise, mais je maintiens mes droits ; elle voudrait m'empêcher de la soigner, mais je ne renoncerais jamais à

un si doux devoir. Elle critique toutes mes actions, — les plus indifférentes, — la manière de lever Denise ou de lui donner à boire, mais je méprise ses attaques; ma place est ici, et je ne m'en irai que lorsque ma fille pourra me suivre. Léon, après m'avoir quelque peu soutenue dans cette lutte, m'a abandonnée; mais il importe peu... Si à son dévouement pour Denise il avait joint une sympathie indulgente pour moi, j'aurais pu regretter... quoi? l'irréparable! Maintenant, je ne regrette rien.

» Mais parlons de Denise. Le délire l'a tout à fait quittée, elle est extrêmement faible, et il serait dangereux de vouloir stimuler en elle un travail de cerveau ou une émotion vive du cœur. Aussi, heureuse de la voir, de la soigner, de constater qu'elle revient doucement à la vie, n'avais-je pas essayé de m'en faire reconnaître, mais hier, d'elle-même, elle m'a parlé en disant : « C'est toi, maman! tu as su que j'avais eu tant de mal, et tu es venue! » Oh! comme je l'ai embrassée, en dépit des regards jaloux! Elle a mis son petit visage pâle sur mon épaule, et m'a dit tout bas, avec mystère : « Je suis contente! » Puis un moment après, elle a dit encore : « Il faut que papa et bonne maman viennent m'embrasser... Je les voyais toujours auprès de moi, mais je ne pouvais pas parler... »

» Vous le voyez, chère amie, son intelligence revient, elle reprend possession de l'existence; demain elle mangera un peu, on espère qu'après-demain elle pourra se lever pendant une demi-heure : nous progressons, vous le voyez! Dieu est bon! je le répète avec vous, et je fais une neuvaine d'actions de grâces; c'est le couronnement de notre neuvaine de supplications. Ursule, qui a montré bien du dévouement, se joint à nos prières.

» Adieu, chère et fidèle amie; je continuerai à vous envoyer tous les jours un bulletin. Veuillez remettre le billet qui se trouve sous ce pli à M. le curé, pour ses pauvres malades. Je charge cette petite aumône de prier aussi pour ma Denise. Je vous embrasse de toute mon âme, comme je vous aime, et suis

» Votre dévouée,

» CAROLINE VILLERS.

» Un souvenir à Cora; je suis sûre qu'elle a pris beaucoup d'intérêt à notre chère enfant. »

VI

CONVALESCENCE

Après les graves maladies qui ont envahi et affaibli tous les ressorts de la vie, la convalescence est lente, et comme l'enfant qui s'essaye à vivre, le malade essaye pas à pas de reprendre possession de lui-même. Denise était aidée dans ce travail par des mains bien attentives; jamais chambre ne fut mieux tenue, plus fraîchement aérée, plus gracieusement parée que la sienne; jamais meilleurs repas que ceux dont Ursule prenait seule le soin, jamais conversations plus douces que celles qui avaient pour but de réjouir l'enfant sauvée, jamais caresses plus tendres que celles qu'on lui prodiguait. Les différends qui éloignaient Caroline de sa belle-mère, et qui troublaient la tranquillité de ces trois personnes, qu'unissait cependant un lien si puissant, se taisaient

devant Denise; son innocence et sa faiblesse imposaient comme impose la présence des rois, et l'on se trouvait du même avis pour lui dire des mots affectueux, et pour l'entretenir des petites nouvelles qui pouvaient la distraire un moment.

Au dehors de cette chambre, sanctuaire de paix, les orages éclataient, mais là il y avait un courant de tendresse qui emportait récriminations, paroles aigres, plus aigres ripostes, observations blessantes et fières rébellions. Là il fallait plaire à Denise, la faire sourire, lui créer un instant de joie... les disputes étaient, non pas oubliées, mais différées.

Un jour Léon entra, tenant une cage de filigrane qui renfermait, blotti dans un coin, un beau bouvreuil, aux ailes noires, à la poitrine enflammée.

« Devine qui t'envoie cela? dit-il en posant l'oiseau sur le lit.

— Je ne sais pas... Cora peut-être... mais elle est si loin!

— Et ton ami Georges, tu l'as oublié?

— C'est Georges! oh! quel bonheur! Où est-il?

— A la campagne, ma petite chérie, chez notre fermier Anselme; c'est là qu'il a acheté et élevé ce petit oiseau pour toi.

— Il est joli, l'oiseau, mais il a l'air fâché... voyez, il ouvre son bec, ses yeux brillent : il est en colère.

— Il se calmera; tu l'apprivoiseras.

— Mais Georges, il ne viendra pas me voir, dis, papa?

— Ecoute, petite amie, tu ne veux pas que Georges prenne ta grande maladie?

— Oh! non!

— Ni moi; c'est pour cela que je l'ai envoyé aux champs; mais il pense bien à toi.

— Et il pourra lui dire bonjour de loin, dit madame Villers; j'arrangerai cela.

— Oui, bonne maman, cela me fera tant de plaisir de voir Georges, ne fût-ce qu'une minute!

Le lendemain, quand Denise fut levée et bien installée dans son fauteuil, sa grand-mère lui dit d'un ton de mystère :

« Regarde, petite, du côté de la fenêtre! »

Les grands yeux de Denise se fixèrent bien attentivement sur la fenêtre, à laquelle, en dehors, était appuyée une échelle, dont on voyait les montants à travers un fouillis de branches de vignes, déjà empoivrées par l'automne. Tout à coup les pampres remuèrent, et une tête apparut derrière la vitre, au milieu des rameaux flottants. C'était Georges, qui, dès qu'il eut vu sa petite amie, lui jeta des bonjours et des baisers.

« Que je suis content de vous revoir! » lui cria-t-il.

Elle ne pouvait pas élever sa petite voix, mais elle lui fit des signes affectueux, et dans son sourire et son regard la vie renaissante et l'amitié fidèle se peignaient à la fois.

« Ce bon Georges! dit-elle lorsqu'il eut disparu. Ma grand-mère, je voudrais lui donner quelque chose aussi : tenez, cette petite médaille d'or de la sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Puis-je la donner au bon Georges?

— Oui, chère enfant.

— Voulez-vous la lui porter?... dites-lui qu'il la garde comme je garde la mienne, celle que maman m'a mise au cou quand j'étais petite. »

Georges reçut ce souvenir fraternel avec joie et

promit de ne pas s'en séparer. Ses visites à travers le vitrage et le rideau de pampres se renouvelèrent plus d'une fois, et chaque fois il retrouvait Denise plus forte et plus rose. La sève et le sang revenaient et remplaçaient sur les joues de l'enfant, par la douce fraîcheur des roses-thé, l'affreux pâlour de la maladie; les progrès devinrent de plus en plus rapides, elle marcha dans sa chambre, puis, dans une longue galerie chauffée par le soleil à midi, puis enfin elle descendit au jardin. Ce fut un jour de fête, dont Georges prit sa part avec une amitié d'enfant et de frère; et le lendemain Denise sortit et alla à l'église voisine assister à une messe d'actions de grâces que sa grand'mère avait fait célébrer, et à laquelle on avait convié les petits enfants de l'école gardienne. Chose triste à dire, chacun de ces événements domestiques, mémorables et doux, avait amené quelque discussion entre la belle-mère et la belle-fille : on discutait sur tout et à propos de tout : — l'heure de la sortie de Denise, le choix de son costume, le choix de la voiture qui devait l'emmerer, tout fournissait matière à contradiction à ces esprits irrités, et Caroline, fatiguée de cette opposition, pressait de tous ses vœux le moment qui devait la rendre à sa maison, à sa libre solitude et à la possession complète de son enfant.

L'automne s'avancait; déjà ses brouillards attristaient le soir et le matin du jour, le soleil pâlissait, les feuilles jonchaient les chemins, les hirondelles étaient parties pour de plus doux climats, et, comme elles, Denise avait besoin, pour achever sa convalescence, d'un ciel caressant et d'un air pur. Madame Villers et Léon ne voyaient pas sans tristesse les préparatifs du départ de l'enfant qui leur était si chère, et à laquelle ils s'étaient mieux attachés encore par son danger et ses souffrances; ils devinaient, sans se le dire, le triomphe de Caroline, qui allait la posséder seule pendant dix mois, et diriger à son gré, sans contrôle importun, ses affections et ses pensées. Bien des idées, des désirs, des projets flôtèrent dans la tête de Léon, père aussi affectueux que fils soumis; plusieurs fois il eut la pensée de tendre la main à sa femme et de lui dire : « Restez et soyons unis ! » mais le souvenir de sa mère le retenait et enchaînait ses paroles : il ne voulait pas l'abandonner, et il comprenait que la vie à trois était impossible. Caroline devina peut-être ses combats, mais elle ne laissa rien soupçonner, et le jour redouté de la séparation arriva bientôt.

La pauvre Denise était surprise et triste. Elle tira à part son ami Georges, qui était sorti du collège pour venir lui dire adieu, et elle lui dit :

« Laissez-moi pleurer un peu sans que ma petite mère le voie : elle croirait peut-être qu'il m'en coûte de m'en aller avec elle.

— Ma bonne Denise, il vous en coûte aussi, puis-que vous pleurez.

— Ah ! Georges, je vais bien volontiers avec ma chère maman, mais quitter papa et bonne-maman, cela me fait beaucoup de chagrin. En voilà pour un an.

— C'est long, en effet, pour nous tous.

— Mais, Georges, dit-elle confidemment, après avoir essuyé ses larmes, est-ce toujours ainsi ? toutes les petites filles s'en vont-elles avec leur maman, loin de leur père, dites ?

— Eh non ! ma pauvre Denise ; les parents vivent ensemble d'ordinaire et élèvent ensemble leurs enfants, mais les vôtres sont séparés, voyez-vous !

— Séparés ? est-ce bon ou mauvais, cela ?

— Mauvais, assurément. C'est parce qu'ils ne s'entendaient pas bien qu'ils se sont quittés.

L'enfant rougit, car elle comprenait qu'il y avait dans ces paroles un sens défavorable pour ceux qu'elle vénérât : elle ne demanda plus rien, mais sans doute elle n'oublia point. Georges, embarrassé de l'impression qu'il avait produite, voulut plaisanter pour la réparer, mais Denise ne l'écoutait guère, et après s'être proménée une dernière fois avec lui autour des parterres dépouillés, elle revint vers ses parents. On n'attendait qu'elle ; après de longs et tendres adieux, son père l'installa dans la chaise de poste, le bouvernil placé en face d'elle; Caroline embrassa cérémonieusement sa belle-mère, donna un affectueux baiser au front de Georges, et reçut avec une nuance d'embarras les adieux et les bons souhaits de son mari.

« Je ne vous la recommande pas, dit-il, mais je vous prie de permettre qu'elle m'écrive très-fréquemment, et vous-même m'obligerez de me dire, par un mot, comment Denise se sera trouvée de ce voyage.

— Je le ferai volontiers, » dit-elle.

Elle monta en voiture, suivie d'Ursule ; Denise mit la tête à la portière pour voir le plus longtemps possible ceux qu'elle quittait ; Caroline était pensive, la cuisinière dit brusquement :

« Ah ben ! quel bonheur de s'en aller et d'emmener notre petite minette ! on n'est pas à son aise chez madame Villers. »

Ce mot, entendu par Denise, la fit tressaillir.

« Ah ! maman, s'écria-t-elle, n'est-ce pas, qu'il vaudrait mieux ne jamais se quitter ? je les aime tant et je l'aime tant, pourquoi faut-il que je ne vous voie pas ensemble ? »

Caroline ne répondit rien, mais elle sécha les pleurs de l'enfant sous des baisers et la calma à force de caresses et de tendres paroles.

(La suite au prochain Numéro.)

M^{me} BOURDON.



LES MÉMOIRES D'UN CHIEN

Je suis né dans la loge d'un concierge, rue Lavoisier; le maître de ma mère s'appelait Thiébaud, il était doux et bon, mais sa femme ne lui ressemblait guère; ma mère a reçu plus d'un coup de balai administré par elle.

Un beau matin, en se levant, madame Thiébaud aperçut dans la niche de ma mère plusieurs petites têtes et des pattes qui s'entrecroisaient; elles s'écria :

« Oh ! les horribles bêtes ! *Mirabelle* a des petits ! » Du bout de son sabot elle nous retournait tous pêle-mêle, sans pitié pour les gémissements de notre pauvre mère !

Thiébaud lui dit :

« Laisse-les donc tranquilles ces innocents animaux ! Pour le temps qu'ils ont à vivre, on peut bien ne pas leur faire de peine; je vas les porter en pension chez madame la Rivière; on ne peut pas garder ce bétail-là chez nous. Il y en a cinq, faut en jeter quatre, on gardera le plus propre.

— C'est tous des affreux chiens ! »

Et madame Thiébaud nous prenait l'un après l'autre et nous rejetait dans la niche comme on jette un caillou dans un ruisseau. Quand vint mon tour, elle dit :

« Je garde celui-ci, il sera tout blanc.

— Tu as tort, ma femme, il sera toujours sale. »

Je fus rejeté aussi, et ma mère passa sa langue sur mon poil hérissé.

« Pauvre bête, reprit le père Thiébaud, elle aime ses petits ! Elle est contente ! Ah ! si nous avions eu des enfants ! la loge serait plus gaie. »

La femme Thiébaud haussa les épaules. Si elle avait eu des enfants, bien sûr elle ne les aurait pas regardés avec des yeux bons et tendres comme ceux que ma mère fixait sur nous. Elle n'était pas belle, ma mère; son poil était noir, son corps trop gros et ses pattes trop courtes, mais elle avait le talent d'ôter au ménage Thiébaud une partie des peines attachées à leur charge : elle savait tirer le cordon ! Quand elle ouvrait la porte aux habitants de l'hôtel, elle remuait la queue, et les époux Thiébaud ne se dérangeaient pas; quand elle voyait entrer un étranger bien mis, elle aboyait une fois ou deux avec calme et dignité. Pour les gens suspects, elle aboyait avec rage.

Madame Thiébaud recommença son examen, qui fut encore en ma faveur. Mes frères furent mis dans un panier, et une heure après leur naissance, ils servaient de pâture aux poissons de la Seine. Quand on les avait enlevés, ma mère s'était dressée sur ses pattes, elle attachait des yeux suppliants sur

les époux Thiébaud, elle hurlait d'une voix lamentable, puis elle se rejetait sur ceux de ses enfants qu'on ne lui avait pas encore ôtés; elle se couchait sur nous pour nous dérober aux regards, elle nous prenait dans sa gueule, doucement, en écartant de nous ses dents blanches; elle cherchait à nous enfouir sous la paille, mais tous ses efforts furent inutiles, je restai seul avec elle. Alors elle concentra toute sa tendresse sur moi. Loin d'imiter les mères qui, sous prétexte de pleurer un enfant mort, oublient de s'occuper des enfants qui leur restent, elle aima en moi tous ceux qu'elle avait perdus.

Je commençai bientôt à courir dans la loge; mon poil s'allongeait, il n'était pas blanc comme l'avait cru madame Thiébaud, il était d'un gris sale et toujours emmêlé. Je ressemblais à ces balais qu'on appelle *têtes de loup*, et dont on se sert pour enlever les araignées qui filent leurs toiles aux plafonds. Mes yeux verts annonçaient de l'intelligence.

« Il tirera le cordon, » dit un jour le père Thiébaud à sa femme. C'était une prédiction pour l'avenir, telle qu'en font les parents qui posent avec satisfaction leurs mains sur une tête blonde en disant : « Il fera son chemin ! » Mais j'étais destiné à une vie errante et aventureuse.

Au premier étage de notre maison habitait un avocat général; ses enfants entrèrent par hasard dans la loge.

« Oh ! le gentil petit chien ! s'écria une petite fille de quatre à cinq ans, qu'elle précipita vers moi et me saisit si vivement qu'elle pensa m'étouffer. Oh ! ma bonne, je voudrais qu'il fût à moi !

— Non, il ne sera pas à toi, reprit son frère, il sera à moi, je vais l'emporter et je le garde.

— On n'emporte pas ainsi un chien, dit la bonne, il appartient à madame Thiébaud; et puis, que dirait madame si elle voyait cette bête sur ses beaux tapis ?

— Papa me le donnera; je veux le lui montrer, je le veux, » dit l'enfant en frappant du pied et en repoussant sa bonne, qui essayait vainement de s'emparer de moi pour me remettre à terre. M. Paul Bergevin n'entendait pas qu'on entravât ses desirs; déjà il m'avait arraché des mains de sa sœur, et je sentais ses petits doigts crispés qui s'enfonçaient entre mes côtes et me faisaient beaucoup de mal. Je poussai un gémissement. A cette plainte, ma mère, qui depuis cinq minutes allait et venait autour des enfants, s'élança sur Paul, non pour le mordre, elle n'a jamais mordu personne, mais pour me saisir à son tour et m'emmener dans notre niche. Le petit bonhomme eut peur, il me lâcha et je tombai rudement en jetant un cri de douleur.

« Vous lui avez fait mal, dit la bonne.

— Je veux le chien, je le veux ! » répétait l'enfant qui s'échappa et monta l'escalier en courant.

M. Bergevin redescendit peu de temps après avec son fils, me regarda d'un air de compassion, mit vingt francs dans la main du père Thiébaud, et dit à Paul :

« Prends-le et sois sage ! »

J'eus de la peine à m'habituer à ma nouvelle demeure, je pleurai ma mère pendant une heure au moins. Paul m'embrassait ; il avait pris le lit d'une des poupées de sa sœur pour m'y installer ; j'étais couché sur un matelas de satin rose et des rideaux de dentelle se croisaient au-dessus de ma tête, mais j'étais insensible aux vanités de ce monde ; ce luxe me laissait indifférent. Je regrettais la paille que je partageais avec ma mère ; aussi quelle fut ma joie quand le soir on me descendit dans la loge pour passer la nuit près d'elle ! On trouva commode de se débarrasser de moi, et comme le lait de ma mère m'était encore nécessaire, on continua à m'envoyer chaque soir chez le concierge. Un grand valet me portait du bout des doigts d'un air de mépris et m'écartait de lui pour ne pas mettre mon poil en contact avec sa brillante livrée. Avec quel bonheur je retrouvais ma bonne mère ! je me serrais contre elle, elle m'entourait de ses pattes, elle me léchait et je m'endormais, bercé par ses caresses.

Mes journées étaient bien fatigantes, tantôt j'étais habillé avec des chiffons par mademoiselle Emilie Bergevin, qui me faisait danser sur mes pattes de derrière, tantôt j'étais attelé à une petite voiture par M. Paul, ou condamné à faire l'exercice le fusil sur l'épaule, mais il faut dire que tous deux partageaient avec moi leurs gâteaux et leurs bonbons ; je n'étais jamais oublié. Ils m'aimaient et me tourmentaient ; je les aimais et je leur obéissais.

Je me trouvais assez heureux chez les Bergevin ; les domestiques me lançaient bien de temps à autre un coup de pied, mais à cela près je n'avais pas à me plaindre de ma condition.

Au premier étage comme dans la loge, le mari était bon et la femme violente, exigeante et acariâtre. Madame Thiébaud menait tambour battant le père Thiébaud et ma mère, les seuls êtres qui fussent sous sa dépendance ; madame Bergevin gouvernait avec une main de fer son mari, ses enfants et ses serviteurs. Ce que j'ai vu de plus désagréable et de plus à redouter dans le monde, c'est une méchante femme. Malheureusement on dit qu'il y en a beaucoup. Ces femmes-là sont malfaisantes par instinct ; tracasser leur prochain est pour elles un besoin plus impérieux que de boire et de manger.

Comme elle était laide madame Bergevin ! Elle était maigre à ne pas oser s'en approcher ; en se frappant contre elle on se serait fait autant de mal qu'en se frappant contre l'angle d'une cheminée de marbre. Elle avait la mâchoire de travers, de longues dents qui ressemblaient à celles d'un cheval hors d'âge ; son nez était déchiqueté, elle minaudent et grimaçait à donner envie d'aboyer en la regardant. Deux masses compactes et allongées de boucles blondes faisaient de chaque côté de sa tête l'effet des oreilles d'un King-Charles.

L'avocat général était un gros homme rose et joufflu qui n'avait jamais fait de mal à qui que ce soit, si ce n'est à ses clients quand il était simple

avocat. Il mangeait avec la voracité d'une meute entière, tandis que sa femme grignotait du bout des dents en relevant ses lèvres comme une chatte. C'était à table surtout que j'étais appelé à les contempler. Quand Paul avait bien fait ses devoirs, quand il savait toutes ses leçons, il demandait pour récompense de ne pas quitter *Bijou*, c'était le nom qu'il m'avait donné. Mes petits maîtres me passaient leurs assiettes et je faisais disparaître en deux coups de langue les morceaux qu'ils n'avaient pas trouvés à leur gré.

Les vacances arrivèrent ; M. et madame Bergevin partirent pour la campagne. Paul voulût m'emmener ; on résista d'abord et puis on céda, car à la rentrée il devait entrer au collège, et on pensa qu'on se débarrasserait de moi plus facilement en province qu'à Paris. J'avais grandi et grossi, je ne pouvais plus être considéré comme un joujou, et ma laideur faisait honte à madame Bergevin ; elle ne savait comment expliquer la présence d'un si vilain animal dans ses élégants appartements.

M. et madame Thiébaud quittèrent aussi la maison. La femme du concierge, dans un accès de colère, avait insulté le propriétaire qui la mit à la porte ; elle partit en emmenant ma mère que je ne revis jamais. Nos affections diffèrent de celles des hommes en ce qu'elles se concentrent sur nos maîtres, au lieu de se concentrer sur nos parents, sur nos semblables ; je cherchai ma mère d'abord, et puis je l'oubliai.

Je fus heureux à la campagne ! Je m'ébattais dans l'herbe avec les enfants, qui me laissaient plus de liberté que rue Lavoisier, où j'étais leur seul jouet vivant. Là, des poules et des lapins me firent concurrence ; je restai le favori, mais je n'étais pas toujours de service et je m'en félicitais.

Les vacances passèrent comme un rêve ; les enfants me quittèrent en pleurant. Emilie passait ses belles petites mains dans mon poil hérissé, elle appuyait sa tête sur mon dos en murmurant :

« Oh ! mon bijou, nous ne nous reverrons jamais ! A cet âge une année c'est jamais ! Elle avait raison, du reste, nous ne devions jamais nous revoir.

M. Bergevin avait un chien de garde, j'étais donc un meuble inutile, il ordonna au jardinier qui gardait la maison de se débarrasser de moi comme il l'entendrait, et le jardinier me donna à un aubergiste qui tenait un méchant cabaret sur la grande route.

Je fus logé à l'écurie, entre un cheval poussif et un âne galeux ; j'eus pour nourriture de l'eau sale et du pain dur ; pour caresses, des coups de bâton.

Un mois se passa ainsi ; j'étais bien malheureux ; sans l'espèce d'étoupe qui m'enveloppait, on m'aurait vu dépérir ; je n'avais plus que la peau et les os. J'étais un jour couché dans mon chenil et je dormais, quand je fus réveillé par le son du clairon. Ce son fit battre mon cœur. Paul Bergevin, mon maître et mon ami, affectionnait cet instrument. Je mis mon museau à la porte et j'aperçus une masse d'hommes qui marchaient en mesure et s'avançaient vers l'auberge. C'était un bataillon de chasseurs qui faisait une étape. Il s'arrêta *Au Rendez-vous des Bons-Amis*, il déjeuna sur la route ; on mit à l'écurie à côté de l'âne galeux le cheval du commandant ; il entra en piaffant et fut attaché à la place où je me

couchais habituellement; le soldat qui en prenait soin lui donna de l'avoine et s'en alla. Bientôt l'animal, vexé sans doute du voisinage de l'âne gauleux, commença à s'agiter en tous sens et à trépingner; il prit une de ses jambes de devant dans sa longe et se débattit en vain pour se dégager. Il me faisait de la peine, car il souffrait; je courus à la porte de l'écurie et me mis à aboyer. Un soldat me dit : *Tais-toi donc, fichu musicien*. J'aboyai plus fort en me retournant du côté de l'écurie, en allant du soldat à la porte et de la porte au soldat, en grattant le sol avec mes pattes. La curiosité prit à cet homme de savoir ce qui m'occupait ainsi, il me suivit et je le conduisis près du cheval.

« Ah ! que t'as d'esprit sous ton vilain poil ! » me dit-il.

Il dégagea le cheval et puis appela ses camarades et me montra en disant :

« Il ressemble à un bonnet de sapeur déteint; c'est égal, il nous faudrait c'te bête à la caserne; le bataillon n'a pas de chien, ça nous manque.

— Faut pas le voler, dit un autre, ça ferait une histoire avec le capitaine, qui se mêle de tout.

— Non; mais s'il avait l'esprit de nous suivre !... Faut le régaler ! »

Ils me donnèrent un peu de leur pain de munition; mais c'était superflu, mon parti était pris.

Je laissai défilé le bataillon et je rentrai dans mon écurie, car mes maîtres étaient sur leur porte et m'auraient vu partir. Je sortis doucement par le jardin qui était derrière la maison, et je suivis une haie qui bordait la route; il me fallut la traverser, elle était épaisse et j'y laissai des flocons de poils, de nombreuses épines s'enfoncèrent dans ma peau; je parvins pourtant à franchir cet obstacle, alors je marchai dans le fossé qui bordait la route, et je fis ainsi deux lieues à une petite distance en arrière du bataillon. A la huitième borne je m'élançai dans les rangs, je cherchai les soldats dont j'avais fait la connaissance, je sautai après eux pour leur dire aussi bien que je le pouvais :

« Je suis à vous ! »

Ils étaient contents, m'excitaient à les suivre, et me jetaient encore des débris de leur repas matinal.

Le soir, j'étais le chien du bataillon, et on m'avait appelé *Moustache*.

Le bataillon se rendait en Afrique, et j'y passai quatre ans. J'étais le plus heureux chien de la terre. Comme ils étaient bons pour moi ces braves soldats ! Les officiers aussi m'avaient adopté; j'allais chez eux, je les suivais quelquefois à leur pension, et j'y faisais bombance. On m'avait appris à faire l'exercice, à rapporter, à donner la patte, à jouer aux cartes, à fumer une pipe, et tout cela avec tant de patience, que le moment de mes leçons, le soir dans la chambrée, était le meilleur moment de ma journée. Je choisissais ensuite le lit qui me convenait pour y passer la nuit; j'allais de l'un à l'autre toujours sûr d'être bien reçu et d'avoir en hiver la moitié de la couverture.

Un jour mon bataillon reçut son ordre de départ pour la Crimée.

Peu m'importait de changer de place, puisque je restais avec mes amis. Ils étaient joyeux de partir; les Français aiment la gloire; ils chantaient en fai-

sant leurs préparatifs. Combien d'entre eux ne devaient pas revenir !

Devant Sébastopol commença pour moi la vie des camps. J'allais à la tranchée avec ceux que j'affectionnais le plus. J'en ai vu tomber plus d'un !

Il y avait au bataillon un officier que je préférais à tous. Je l'avais accompagné une nuit à la tranchée; il se mettait ordinairement à la même place sur une grande pierre plate qui le garantissait un peu de l'humidité; il s'y plaça comme de coutume et je me couchai près de là. Tout à coup je me réveillai, croyant voir tomber une bombe sur la pierre où était mon capitaine. Je l'avais rêvé. Aucune bombe n'était tombée ni là ni ailleurs. Je me rendormis, et bientôt le même songe vint me tourmenter. Oh ! pour le coup, je n'y tins plus, je m'élançai vers le capitaine, je saisis sa criméenne dans mes dents, et je cherchai à l'entraîner plus loin; il résista d'abord, puis entendant mes cris, il fit quelques pas vers moi pour me caresser et m'apaiser; je profitai de mon avantage pour l'attirer encore, pour l'éloigner de cette pierre fatale. Au même instant une bombe arriva à la place qu'il venait de quitter, et la pierre vola en mille éclats. Le capitaine fut touché par un éclat, et moi aussi, car je sentis une violente commotion et je roulai dans la tranchée.

« Ah ! mon brave Moustache, que tu as d'esprit, Merci, Moustache ! Pour l'intelligence et l'instinct, à toi le pompon. »

Les soldats entendirent cela, et depuis lors on me donna le surnom de *Pompon*.

Quelque temps après j'aperçus deux ombres qui se traînaient en rampant dans l'obscurité. Je flairai et je sentis deux Russes. J'aboyai, je hurlai ! Ils furent poursuivis et se sauvèrent à grand-peine. Mais dans leur course rapide ils perdirent une bourse que je ramassai. Pour moi-même cette bourse n'avait rien de précieux, mais j'avais trop vécu parmi les hommes pour ne pas savoir que l'or n'est point une chimère; je savais au contraire qu'avec ces pièces jaunes et rondes on se procure tout ce qu'on désire. La bourse des Russes était très-lourde, je la serrais dans mes dents pour ne rien perdre de son contenu, et j'arrivai ainsi triomphant près du feu du bivouac auquel se chauffaient mes amis.

« Qu'est-ce que c'est, Pompon ?

— Apporte, Pompon ! »

Je ne savais auquel entendre. Je pris le parti de poser ma bourse à terre et de sauter tout autour. Je voulais leur faire voir que je comprenais l'importance de ma trouvaille.

On compta cinquante pièces d'or, puis on délibéra sur l'emploi de ce trésor; on le partagea; on décida qu'on se régalerait le lendemain et que j'aurais ma place au festin. J'eus même la place d'honneur et les meilleurs morceaux. On but à ma santé.

« C'est Pompon qui nous régale, Vive Pompon ! » criait-on de toutes parts.

Quand vint l'attaque du Mamelon-Vert et l'assaut de Sébastopol, je suivis l'étendard; j'aurais eu honte de rester en arrière, de ménager la vie d'un chien, quand tant d'hommes ne ménageaient pas la leur. Ils se battent si bien les soldats français ! Ils se battent avec rage et sans savoir pourquoi. Que leur font les querelles des empires et des empereurs ? Quel intérêt un paysan normand, breton ou gascon

peut-il prendre à ce qui se passe entre les Turcs et les Russes? Je n'en sais rien. Ils n'en savent rien non plus, mais ils se battent avec autant de cœur et d'acharnement que deux chiens qui se disputent un os. Que leur en revient-il? Des blessures ou la mort. La gloire descend rarement jusqu'à eux, elle reste dans de plus hautes régions; ils se battent parce que la poudre les attire comme le gibier nous attire nous autres quand nous sommes chiens de chasse.

Je léchais le sang des blessés et je hurlais auprès des morts. Un chien aime son maître. Eh bien, le chien d'un régiment aime tous ses maîtres comme s'il n'en avait qu'un seul.

Après la victoire nous revînmes en France, c'est-à-dire ceux qui ne restèrent pas là-bas couchés sous la terre.

Pour nous récompenser, on nous envoya en garnison à Paris; on nous donna pour cantonnement le beau jardin du Luxembourg. Cela faisait plaisir aux officiers et aux soldats d'être à Paris. Pour mon compte, cela m'était égal, je n'espérais pas revoir ma mère; elle avait eu sans doute depuis mon départ bien des enfants et ne m'aurait pas reconnu.

J'étais plus laid que jamais; plus large que long, plus gros que haut; mes yeux disparaissaient sous d'énormes poils emmêlés et crépus. J'étais toujours propre, les soldats me lavaient très-souvent, et pourtant j'avais l'air d'être sale; ma couleur naturelle était malheureusement une couleur de poussière et de boue.

J'allais à toutes les revues. Pour ces représentations-là, on me mettait un vieux morceau de drap sur le dos avec le numéro du bataillon. Je marchais en tête d'une colonne ou plus souvent encore derrière le capitaine que j'aimais tant!

Il y eut au camp de Saint-Maur une petite guerre qui attira bien des curieux Parisiens. Je remarquai parmi les spectateurs une dame qui passa à cheval avec deux cavaliers et s'arrêta à peu de distance de nous. Dans un moment de repos, mon capitaine alla la saluer et je le suivis.

« Ah! voilà Pompon! » s'écria-t-elle; et de la main elle m'engageait à venir à elle, à sauter après sa longue jupe flottante.

Elle me connaissait, et moi je ne me souciais pas de la connaître. En dehors de mes cantinières, je n'avais rencontré dans le monde que la concierge de la rue Lavoisier et madame Bergevin. Ce souvenir importun m'avait toute ma vie tenu éloigné des femmes. Pourtant il fallut bien faire connaissance, car le capitaine me prit par la peau du cou et m'éleva au niveau de la main gantée qui s'avançait pour me flatter.

« Vous allez lui faire mal, mettez-le à terre, s'écria la dame. Pompon a un paletot! oh! qu'il est drôle, mais son paletot n'est pas beau, je lui en ferai un; vous m'amènerez Pompon. »

Je me dis : Cette femme-là n'est de l'espèce ni de madame Thiébaud, ni de madame Bergevin.

Quelques jours après, un fiacre s'arrêta à la grille de l'Observatoire; ce fiacre était là pour moi. J'étais trop laid pour que mon capitaine se soucît de traverser le faubourg Saint-Germain, les Tuileries et la rue Royale en ma compagnie. On me mit dans le fiacre, je n'avais jamais eu ce plaisir; je m'installai sur le coussin de drap rouge devant le capitaine, et

je posai mes pattes sur la portière pour regarder les passants et leur faire voir que Pompon était en voiture.

Nous nous arrêtâmes rue Tronchet. J'hésitai à suivre mon maître; il y avait des tapis dans les antichambres où il entraît, et je n'osais y poser mes vilaines pattes; je me souvenais des horions que j'avais reçus chez madame Bergevin.

Je revis la dame du camp de Saint-Maur; elle était assise sur une causeuse au coin du feu, elle me prit dans ses bras, et après m'avoir gardé un instant sur ses genoux, sans se préoccuper de la belle robe de soie qui criait sous mes ongles, elle me mit près d'elle sur la causeuse de velours, et sa main qui me caressait sans cesse disparaissait dans l'épaisseur de mon poil.

« Il ne suffit pas de faire bonne mine à Pompon, dit-elle, il faut lui offrir des friandises. »

Elle sonna, et des bonbons furent apportés. Je n'en avais pas mangé depuis l'époque lointaine où Paul et Émilie partageaient les leurs avec moi. Je regardai mon capitaine pour savoir ce qu'il était séant de faire. Il me fit un petit signe de tête affirmatif, et j'allongeai doucement ma langue pour ne pas toucher avec mes dents les petits doigts qui me présentaient des bonbons; j'en mangeai beaucoup, ils étaient délicieux! Puis une femme de chambre entra avec un long ruban numéroté, c'était un mètre destiné à prendre mes mesures pour le costume qu'on allait me faire.

« Madame la marquise veut-elle mettre des manches au paletot? » demanda la camériste.

Il fut discuté entre le capitaine et la marquise si je devais avoir des manches.

Le capitaine opina pour supprimer les manches qui devaient me gêner; il fut convenu que j'aurais une espèce de couverture d'une forme analogue à celles des chevaux. On me mesurait dans tous les sens; je me laissais faire avec joie, et la marquise s'écria :

« Oh! qu'il est mignon! »

Depuis que j'étais au monde, personne ne m'avait jamais dit que j'étais *mignon*.

Quelque temps après, je fus ramené chez la marquise, mais cette fois j'allai du Luxembourg à la rue Tronchet à pied avec l'ordonnance du capitaine. La marquise était malade et ne pouvait recevoir que moi.

La femme de chambre me posa sur le lit de sa maîtresse qui m'accueillit comme toujours avec de bonnes paroles et des caresses; elle voulut me mettre elle-même le joli vêtement qu'elle avait brodé : c'était une élégante couverture de drap bleu foncé, doublée de soie verte. Des passe-pois et des galons verts et jaunes rappelaient les couleurs du bataillon. Sur les coins de la couverture étaient brodés des cors de chasse qui renfermaient dans leur centre un numéro, celui du bataillon. Les chevrons de mes campagnes étaient placés en avant, et sur le milieu de la couverture étaient tracés ces mots : *Afrique* et *Crimée*. Un beau collier de cuir vert à plaque d'argent fut attaché à mon cou. Le nom de *Pompon* était gravé sur la plaque d'argent.

J'étais content! Je léchais les jolies mains qui me paraient si bien! je n'osais pas exprimer ma joie

autrement. Comment sauter au milieu des oreillers de dentelle et des couvertures de soie ?

Il fallut pourtant quitter la marquise, cela me fit de la peine, il me semblait que chez elle j'étais chez moi. Si j'avais été *marquis* ou si elle eût été *chienne*, j'aurais passé ma vie à ses pieds.

J'étais si beau que dans la rue tout le monde se retournait pour me voir passer. — Mon entrée au Luxembourg fut un triomphe. On m'admira, puis on me dépouilla de mon uniforme que je ne devais revêtir que les grands jours ; on me laissa seulement mon collier.

Au printemps de 1837, une revue eut lieu en l'honneur du grand-duc Constantin.

Je figurai à la splendide revue du Champ de Mars ; on me remarqua, on m'applaudit !

Après la gloire, venaient les honneurs !

Les semaines et les mois se passèrent sans rien changer à mon heureuse existence. Je devenais plus gros et plus vieux, voilà tout.

Un jour, j'étais dans le jardin du Luxembourg, quand j'aperçus une femme qui marchait légèrement à ma rencontre. Je reconnus la marquise, je m'élançai vers elle, et, loin de repousser mes pattes poudreuses, elle m'attira à elle, je chiffonnais impudemment les volants de sa robe, je mordais son châle tant j'étais heureux de la revoir. Cette fois encore il fallut nous séparer, et je ne la revis jamais.

Je termine ici mes Mémoires ; je pars pour l'Italie, je vais mourir là-bas, je le sais, et peu m'importe ! Je ne veux pas vivre, quand mes meilleurs amis, mes maîtres, seront tombés. Leurs âmes seront immortelles comme leur gloire, mais moi je n'ai pas d'âme, je n'ai qu'un cœur qui leur appartient ; je suis trop vieux pour me consoler. Pompon veut finir sa vie et son histoire.

Vous tous qui l'aurez lue, cette histoire, ne maltraitez jamais un chien, car il sait penser, aimer et souffrir !

Comtesse DE MIRABEAU.

LA SYRIE

(Suite.)

XIII

LORSQUE je repris mes sens, j'étais étendu sur une natte de jonc dans une chambre où la lumière du jour ne pénétrait que par quelques fentes d'un volet mal joint. Je ne me rappelai d'abord que confusément le combat auquel j'avais pris part, mais la mémoire me revint peu à peu, et une vive douleur que je ressentais à l'épaule me fit comprendre que j'avais été blessé, et que je m'étais évanoui sur le coup. Mais quelle avait été l'issue de cette lutte inégale ? qu'étaient devenus mes amis ? où étais-je moi-même ? Je me trouvais trop faible pour faire aucun mouvement, et je ne reconnaissais pas les lieux ; il me vint dans l'esprit que les Druses m'avaient fait prisonnier et jeté dans un cachot ; cette affreuse pensée me donna le frisson, mais je ne la gardai pas longtemps, la porte de la chambre s'ouvrit, et deux femmes s'approchèrent de moi.

« Est-ce vous, chère Elia ! m'écriai-je avec transport, car je la reconnus tout de suite à sa démarche élégante ; où sommes-nous ? Qu'est-il arrivé ?

— Grâce à Dieu, tout est fini, les Druses sont en fuite, et nous n'aurions qu'à nous réjouir si tu n'étais blessé.

— Ma blessure n'a rien de grave, car je n'y sens plus de mal depuis que vous êtes entrée. Donnez-moi du jour, et racontez-moi tout ce qui s'est passé. »

Elle ouvrit la fenêtre qui laissa pénétrer les rayons du soleil levant, et dit en peu de mots que la lutte avait été sanglante et la victoire vivement disputée, les Druses ayant enfoncé la porte de la maison dont l'entrée avait été héroïquement défendue ; mais la supériorité numérique des assaillants aurait fini peut-être par triompher de la bravoure des assiégés, si les habitants du village, éveillés par le bruit, n'étaient venus en armes au secours de leur cheik. Les Druses alors, pris entre deux feux, avaient été obligés de chercher leur salut dans la fuite, laissant sur le champ de bataille cinq morts et plusieurs blessés.

« Maintenant, ajouta-t-elle avec candeur, laissons panser ton bras malade, car la besogne ne nous manque point là-bas.

— Qu'avez-vous donc à faire de si pressé ? lui dis-je, tout en m'abandonnant à ses mains habiles et à l'expérience de Mariem.

— Ne faut-il pas donner des soins à ces malheureux blessés, qu'on a déposés pêle-mêle dans le sélamik ?

— Des habitants du village ?

— Des Druses, me répondit-elle, car, grâce à Dieu, les nôtres ont eu peu à souffrir.

— Et vous allez panser vous-même ces coquins d'idolâtres ?

— Après le combat il n'y a plus d'ennemis pour les chrétiens, il n'y a que des frères, dit-elle.

— Ces sentiments sont très-beaux, sans doute, mais la charité doit avoir des bornes ; je vous en

prie, Élia, envoyez vers eux vos serviteurs, je ne puis me faire à l'idée que vous allez toucher à ces vilains hommes.

— Tais-toi, me dit-elle avec un sourire angélique, tu parles trop pour un malade. »

Le cheik entra dans la chambre, les émotions et les fatigues de la nuit n'avaient point abattu sa vigueur. Il s'informa de ma santé avec une sollicitude paternelle, et, ayant reçu l'assurance que ma blessure n'offrait aucun danger, il s'assit au pied de ma couche, et me raconta en détail, et en présence de Ben Kavven, qui arriva un instant après lui, tout ce qu'Élia m'avait appris en peu de mots.

« Dieu soit béni ! s'écria-t-il en terminant, de m'avoir accordé encore cette victoire sur les ennemis de son saint nom !

— Connaissez-vous les motifs de cette odieuse attaque ? lui dis-je. »

Les yeux du vieillard étincelèrent.

« Ils voulaient nous enlever Élia, dit-il brièvement.

— Père, comment le sais-tu ? s'écria Ben Kavven.

— Je l'ai appris en interrogeant les blessés, mon fils. »

Cette explication s'accordait avec mes propres soupçons, qui se trouvèrent ainsi confirmés.

« Vous avez besoin de repos, me dit le cheik, qui attribuais à la souffrance le silence que je gardais en faisant de graves réflexions ; nous allons vous aider à regagner votre chambre, et vous y laisser tranquille. »

Je dormis d'un bon sommeil, et le lendemain mon aimable et habile chirurgien ayant déclaré que je pouvais me lever quelques instants, je descendis m'asseoir dans la cour, accompagné de Francis, qui s'était bravement comporté pendant le combat. Un instant après, je fus rejoint par le curé et par plusieurs habitants du village qui voulaient me témoigner leur reconnaissance pour avoir été le premier à donner l'alarme, et parce que j'avais ainsi prévenu les plus grands malheurs.

« Mon mérite est celui d'un chien fidèle, leur répondis-je en riant ; mais, à propos de chien, qu'est devenu le bon Norri, et pourquoi sa vigilance s'est-elle trouvée en défaut au moment le plus périlleux ? »

On m'apprit alors que l'animal avait été trouvé mort dans sa loge, je me rappelai aussitôt la proie que je lui avais vu emporter, et qui lui avait été jetée par-dessus le mur sans doute, et je compris que le pauvre chien, que j'accusais injustement, avait été empoisonné par une main perfide.

Un triste devoir restait encore à remplir aux Maronites vainqueurs, il s'agissait de rendre à la terre les dépouilles des ennemis tués pendant le combat.

On creusa leurs fosses au bord d'un torrent desséché au milieu d'un petit bosquet ombré et solitaire, et l'on se disposa à y porter les corps des Druses ; mais au moment où six vigoureux montagnards venaient d'être désignés pour les transporter sur des civières, une singulière procession nous apparut de loin, gravissant les hauteurs. C'était une troupe de femmes voilées, et portant sur leurs têtes de hautes cornes ou tantours (1) cette coiffure bizarre qui tend à disparaître du Liban,

Elles se dirigèrent vers le castel, faisant retentir les airs de lamentations lugubres, entrèrent ainsi dans la cour, et, apercevant le cheik qui s'avancait à leur rencontre, elles se précipitèrent à ses pieds en redoublant de pleurs et de gémissements, se frappant la poitrine et se déchirant le visage.

« Rends-moi mon fils ! criait l'une d'elles, en embrassant les genoux du vieillard, et en les arrosant de ses larmes. »

Jusqu'alors j'avais assisté en curieux indifférent à ce singulier spectacle ; mais ce cri, parti du cœur d'une mère, m'avait remué malgré moi ; je me rapprochai du groupe, attendant avec anxiété ce qu'on allait répondre.

« Est-ce nous qui, semblables à des loups ravisseurs, avons été attaquer les Druses dans leur demeure ? dit le cheik d'une voix sévère. N'est-ce pas eux, au contraire, qui sont venus se prendre à l'étourdie dans le piège qu'ils nous avaient traitreusement dressé ?

— Pitié ! rends-moi mon fils ! répéta la pauvre femme, mon fils, mon seul amour ! la chair de ma chair, le plus pur de mon sang ! Je suis vieille, je suis veuve, je n'ai que lui au monde !

— Quel mal lui avions-nous fait pour qu'il se déclarât notre ennemi ? reprit gravement le vieillard.

— Il a eu tort, tu as raison, grand cheik ! mais tu es bon, tu es généreux ! Le cœur des chrétiens n'est pas semblable au cœur des Druses, il est accessible à la pitié. Je me ferai baptiser, si tu le désires... Je te bénirai tous les jours de ma vie !

— Grand père, au nom de Dieu, aie compassion de cette pauvre créature, dit Élia les yeux en pleurs, et se précipitant à genoux à côté de la suppliante, tandis qu'un des serviteurs, s'approchant du cheik, lui dit quelques mots à voix basse.

— Femme, dit le vieillard visiblement ému, Dieu seul dispose de nous, et si l'âme de ton fils était déjà séparée de son corps, comment pourrais-je le rendre à la vie !

— Mon fils n'est plus !... s'écria la mère avec désespoir. »

Et elle se roula dans la poussière comme une couleuvre mutilée. C'était pitié de la voir en proie à ces affreuses convulsions.

« Rends-moi au moins sa dépouille mortelle, dit-elle enfin au milieu des sanglots, que je puisse l'ensevelir de mes propres mains, et pleurer chaque jour sur sa tombe. »

— Je n'ai jamais vu ton fils, dit le vieillard avec compassion ; à quel signe le reconnaitrai-je ?

— Laisse-moi le chercher moi-même parmi les morts, dit-elle.

— Suis-moi donc, si tu en as le courage. »

Et comme l'infortunée Fatma, ébranlée par de si fortes secousses, avait de la peine à marcher, Élia lui donna le bras, et soutint ses pas chancelants.

Je les suivis dans la chambre obscure où l'on avait déposé cinq cadavres, tandis que les autres femmes druses, parentes ou amies de la pauvre mère, continuaient à se lamenter dans la cour.

Une lampe à trois becs brûlait dans la triste enceinte ; le cheik la prit d'une main, et, soulevant de

ses, mais parmi les Maronites il n'y a plus que les princesses qui en fassent usage.

(1) Les tantours sort encore portés par les femmes dru-

l'autre le blanc linceul jeté sur chacun des morts, il découvrit le visage pâle et ensanglanté d'un homme de haute taille :

« Est-ce là celui que tu cherches ? dit-il à la pauvre femme qui demeurait immobile d'effroi.

— Non, répondit-elle d'une voix mourante, et en appuyant fortement la main sur son cœur, comme pour l'empêcher de se fondre. »

Le linceul retomba et un autre fut soulevé.

« Celui-ci est Zebdanir Ben Ibrahim, l'ami de mon Achmet, celui qui l'avait entraîné dans cette fatale expédition, dit-elle en pleurant sur un beau jeune homme, dont le mâle visage semblait encore menaçant sous la pâleur de la mort. »

Le cheik, Elia et moi, nous avions également tressailli à cette révélation inattendue.

« Justice divine ! s'écria le vieillard, en considérant avec une mélancolique pitié le cadavre du fils d'Ibrahim. »

Mais la pauvre mère ne s'était point aperçue de notre trouble, et elle continuait, toujours plus agitée, sa douloureuse recherche.

Les deux autres morts étaient des adolescents encore imberbes ; elle ne jeta sur eux qu'un seul regard, s'approcha vivement du cinquième, souleva le linceul, poussa un cri perçant et tomba évanouie.

« C'est donc là son fils ? dis-je tout ému.

— Oh ! non, répondit Elia, ce cri est un cri d'espérance ; ne l'as-tu pas compris à l'accent de sa voix ! »

La douille fille avait deviné juste. Le serviteur qui avait secrètement annoncé au cheik la mort du jeune Druse, s'était laissé tromper par une vague ressemblance, et avait donné à son maître un faux renseignement ; le fils de la veuve fut retrouvé parmi les prisonniers.

Je laisse à penser les cris de joie, les larmes de bonheur de la pauvre Fatma en revoyant plein de vie, malgré de légères blessures, celui qu'elle avait cru couché parmi les morts. Aucune langue humaine ne saurait exprimer les transports de sa joie, car les démonstrations extérieures peuvent varier suivant les mœurs ou les climats, mais le cœur des mères est le même partout.

Le vif intérêt que j'avais pris à cette scène m'avait absorbé tout entier ; mais à peine les femmes druses avaient-elles disparu à nos regards, que je sentis une sueur froide me couvrir le visage, et mes jambes fléchirent sous le poids de mon corps.

« Tu es resté trop longtemps debout, me dit Elia, qui s'aperçut de cette sorte de défaillance, il faut aller te mettre au lit. »

Ben Kavven me porta presque dans ses bras pour me faire regagner ma chambre ; la fièvre me saisit, et le délire s'empara de mes sens. Dans cet état, il me semblait voir ma mère se tordre dans la poussière comme la femme druse, en redemandant son fils à grands cris. Je l'appelai alors des noms les plus tendres, je tendais vers elle des bras suppliants, et, n'embrassant que le vide, je pleurais de regret et de douleur de ne pouvoir saisir ce cher fantôme.

Cependant les soins les plus assidus m'étaient prodigués par la famille Kavven ; Elia passait une partie de ses journées auprès de moi, et, comme la harpe de David, dont les sons mélodieux mettaient en fuite le malin esprit, sa voix caressante chassait les hallu-

cinations de mon cerveau, et ramenait le calme dans mon âme.

« Ne crains rien, pauvre Franc, disait-elle, n'es-tu pas chez des amis ? Ta mère est trop loin pour t'entendre, mais moi, qui suis ta sœur, je tiendrai sa place auprès de toi. Je prie le bon Dieu matin et soir pour qu'il te rende la santé ; le bon Dieu exaucera ma prière, et, quand tu seras guéri, nous irons le remercier dans son temple, et nous nous promènerons ensuite au milieu des fleurs des champs, sous les beaux ombrages de Bennakir. »

C'est par de semblables paroles, murmurées à mon chevet, qu'elle calmait mes souffrances, pareille à la jeune mère qui chante à demi-voix pour endormir son enfant.

Ses prédictions se réalisèrent bientôt ; la fièvre disparut, ma blessure se cicatrisa, et je repris peu à peu ma vigueur. Alors commença pour moi une vie si singulière et si douce en même temps, que je me demandais comment j'avais pu me plaire une seule journée au fracas des grandes villes, et au débordement des plaisirs tumultueux. Avec cette faculté naturelle aux Français de prendre facilement les mœurs et les coutumes des peuples qu'ils fréquentent, j'adoptai presque à mon insu les habitudes des bons Maronites de Bennakir, aidant Ben Kavven dans les travaux des champs, et la douce Elia dans les soins aux malades, ornant avec elle le temple du Seigneur, et partageant mes journées entre le travail et la contemplation de la nature. Quelquefois, mais rarement, je lisais les seuls livres français qui existaient dans le pays, c'était un abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament, une *imitation de Jésus-Christ*, quelques morceaux détachés de Fénelon, et une *Vie des Saints* en quatre volumes. Tous ces ouvrages avaient été donnés à la mère d'Elia par les religieuses européennes qui l'avaient élevée, et Ben Kavven les conservait comme des reliques.

Un soir qu'au retour des champs je me reposais dans la cour feuilletant un de ces livres, pendant que la jeune Maronite aidait les servantes à traire les chèvres et à préparer le souper, je tombai par hasard sur un passage de l'Écriture, qui est toujours resté gravé dans mon souvenir.

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte ? disait le livre ; on doit la chercher comme un prix d'un bien inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle avec confiance, et, sans avoir besoin de remporter les dépouilles de ses ennemis, il verra toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie.

» De quelque manière qu'il en use avec elle, elle ne néglige aucun de ses devoirs, et, s'il manque à régler et à soutenir sa famille, solidaire avec lui dans cette fonction, elle y suppléera avec courage, couvrira respectueusement les fautes de son mari, et réparera le mal par le bien. Au lieu de s'amuser, comme les autres femmes, à des choses frivoles, elle prendra d'abord du lin et de la laine : ce sera par un conseil plein de sagesse qu'elle s'appliquera ainsi à travailler de ses propres mains. Semblable à un vaisseau marchand qui porte de loin en loin toutes ses provisions, elle attirera de tous côtés les biens dans sa maison.

« Au lieu de s'endormir dans la mollesse, elle se lèvera avant le jour, afin de pourvoir à la nourriture de ses domestiques et de ses servantes. »

« A mesure que j'avancais dans cette description de la vie de la femme forte, mes yeux se levaient involontairement sur Elia, qui se livrait avec tant de grâce et d'habileté à tous les soins domestiques. »

« C'est bien là, me disais-je, le portrait fidèle de cette femme incomparable qui n'est ni vaine ni délicate, dont les doigts ne méprisent point le fuseau, et dont les bras, infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres qu'elle soulage dans leur misère, dont la beauté naturelle se passe d'ornements, et n'a pas besoin d'être rehaussée par un vain artifice; qui, accoutumée à se taire et à retrancher les discours inutiles, n'ouvre sa bouche qu'à la sagesse pour instruire et pour édifier, et dont une loi de clémence et de discrétion règle toutes les paroles. »

Ce fut alors que pour la première fois l'idée d'empêcher Elia s'empara de mon cœur. Depuis que je la connaissais, je m'étais senti attiré vers elle par l'attrait sympathique de sa grâce et de ses vertus; elle exerçait sur mon esprit un pouvoir salutaire, car j'étais devenu meilleur en vivant auprès d'elle; mais la différence de mœurs et de position, et la grande distance qui séparait nos deux pays éloignaient de moi l'idée d'une alliance possible entre une Maronite et un Marseillais; ce fut surtout ces paroles de l'Écriture sainte :

« On doit chercher la femme forte, comme un prix d'un bien inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés, » qui frappèrent mon esprit, et qui embrasèrent mon cœur.

« Ne suis-je pas en âge de me marier? me disais-je; et où trouverai-je mieux cette femme forte, pleine de la grâce de Dieu, comblée de biens, fruits de son travail, et qui mérite une louange immortelle? »

J'en demande pardon à mes aimables compatriotes, dont plusieurs sans doute réunissent toutes les qualités propres à faire d'excellentes mères de famille, mais le hasard avait voulu que presque toutes les jeunes filles que j'avais connues en France, fussent vaines ou coquettes; et, les jugeant sur celles-là, je me demandais ce qu'un pauvre garçon comme moi pourrait faire d'une de ces poupées sans force physique et sans énergie morale, qui ne pensent qu'à leur toilette et à leurs succès dans le monde, qui ne parlent que de modes et n'occupent leurs doigts effilés qu'à des travaux frivoles. Elia, au contraire, réunissait toutes les perfections que l'on peut désirer dans la compagnie de sa vie; on aurait en vain cherché une vertu plus pure, une constitution plus robuste, une conversation plus naturelle; mais cette perle de la montagne, comme l'appelait Ben Kaven, consentirait-elle à unir son sort à un étranger dont la jeunesse avait été souillée par de graves désordres? Le vieux cheik me trouverait-il d'assez bonne famille pour m'allier à la sienne? J'en doutais beaucoup, car, dans les trois mois que je venais de passer au Liban, j'avais remarqué combien les chefs d'ancienne race y attachaient de prix à la naissance. Et, lors même que je surmonterais tous ces obstacles, n'est-ce pas toujours une grande affaire que d'engager sa liberté, et de s'imposer de nouveaux devoirs?

Toutes ces pensées s'agitaient tumultueusement

dans mon âme, et donnaient sans doute à ma physiologie une expression d'inquiétude dont mes hôtes s'alarmèrent.

« Serais-tu malade? me dit Elia; je te trouve tout autre aujourd'hui que tu ne l'es habituellement. »

— Je me porte à merveille, et c'est pour cela que je suis triste, lui dis-je, car je pense qu'il me faudra vous quitter bientôt.

— Si tu te trouves bien ici, qui te presse d'en partir? répondit-elle avec un doux sourire.

— Tôt ou tard il faudra bien que je parte.

— Pourquoi penser d'avance à ce qui t'attriste; ne sais-tu pas qu'à chaque jour suffit sa peine?

— Oui, vous avez raison, toujours raison; jouissons du présent, le temps de l'épreuve ne viendra que trop tôt. »

Je repris un air de bonne humeur, mais l'inquiétude et l'indécision régnaient toujours dans mon âme.

Le soleil cependant avait doré les champs de blé, l'époque de la moisson était proche. Depuis bien des années le ciel n'avait point versé en si grande abondance ses dons sur le Liban; les femmes suffisaient à peine à lier les épis fauchés par les moissonneurs. Les gerbes, apportées sur l'aire commune étaient foulées aux pieds par les chevaux pour en faire tomber le grain, que l'on vannait ensuite en le jetant en l'air avec de grandes pelles. Le soir tous les gens du village venaient se reposer sur la paille fraîche, les enfants y jouaient, les jeunes filles tressaient des guirlandes de bluets pour l'autel de la sainte Vierge, ou dansaient en rond en se tenant par la main; nous prenions part à ces délassements rustiques, et c'était plaisir de voir la joie naïve de tous ces bons Maronites, dont le cœur s'élevait à Dieu en le remerciant de ses dons.

Quelque temps après, Bou-Mazen vint chercher sa jeune nièce pour la conduire à Ghosta, comme on en était convenu au moment du baptême; il resta trois jours à Bennakir, et partit avec Elia, que son père devait ramener la semaine suivante.

Je me trouvai si isolé après le départ de cette aimable fille que je commençai à comprendre à quel point elle m'était chère; je demeurai deux jours encore dans mes incertitudes, puis ne pouvant garder plus longtemps mon secret, j'allai trouver le chef de la famille, et, me prosternant devant lui, selon la coutume du pays, je lui demandai formellement Elia en mariage.

Le vieillard m'écouta parler avec une dignité pleine de bienveillance, à laquelle se mêlait un peu de surprise; par les mêmes motifs qui m'avaient empêché de penser plus tôt à épouser la jeune Maronite, la possibilité de cette union ne lui était jamais venue en idée; il me témoigna son étonnement en quelques paroles simples et amicales, auxquelles je répondis en lui ouvrant mon cœur tout entier.

Il parut très-satisfait du motif qui avait déterminé mon choix, se fit lire le portrait de la femme forte, et convint qu'Elia réunissait toutes les qualités indiquées par Salomon.

« Ta recherche ne me déplaît point, me dit-il en souriant, car tu es un brave jeune homme, et les Français sont nos frères; leur sang coule dans nos veines, puisque, au temps des croisades et pendant

la durée du royaume de Jérusalem, plusieurs d'entre eux se fixèrent dans le Liban et épousèrent des filles du pays; mais Élia est notre trésor le plus cher, la joie de mes vieux ans, l'ange de la famille; et, bien qu'il soit dans l'ordre établi par Dieu même que les jeunes filles quittent leurs parents pour s'attacher à leur époux, nous ne nous en séparons, son père et moi, qu'avec d'amers regrets. D'ailleurs, quoique l'autorité paternelle soit fortement constituée en Syrie, nous ne sommes pas, nous autres chrétiens, semblables aux infidèles qui, traitant leurs filles comme des ballots de marchandises, les livrent à un acquéreur sans consulter leur goût ou leurs répugnances; nous respectons dans nos enfants la main du Créateur qui leur a donné, ainsi qu'à nous-mêmes, des âmes raisonnables et immortelles, et nous ne forçons jamais leur consentement; il faut donc que je consulte Élia avant de te répondre, il faut aussi que je cause de cette affaire avec Yussuf, quand il retournera des champs. Prends donc patience, mon fils, et, quoi qu'il arrive, tiens-toi pour assuré de mon affection. »

Je quittai le cheik, plus satisfait de sa réponse que je n'avais osé l'espérer. Le lendemain au point du jour, Ben Kavven vint me trouver dans ma chambre.

« Mon père a parlé, me dit-il en me serrant la main; pour mon compte, je t'estime, je t'aime, et je te confierais volontiers le bonheur de mon enfant; mais le mariage est chose grave, Élia ne peut accepter un époux qu'après avoir beaucoup prié et beaucoup réfléchi; il est nécessaire aussi que tu consultes ta famille; tout cela demande du temps et peut souffrir des difficultés; il ne convient donc point que ma fille te retrouve à Bennakir, où ta présence lui ôterait peut-être sa liberté d'esprit. Le supérieur de Khezkeyeah est mon parent et mon ami, il t'accueillera avec joie dans son couvent, l'un des plus célèbres du Liban, j'irai t'y voir quelquefois, et je te porterai moi-même la réponse d'Élia. »

J'écoutais Ben Kavven avec une stupéfaction que je ne cherchais point à dissimuler; l'idée de m'éloigner me remplissait de tristesse, mais la proposition de ce brave homme était trop raisonnable pour que je ne me conformasse pas à son désir; je lui répondis que je me soumettais à sa volonté, que je le priais seulement d'être mon avocat auprès de sa fille. Je passai encore quarante-huit heures à Bennakir, et je partis la veille du jour marqué pour le retour d'Élia.

XIV

La route que je devais parcourir était à peu près celle que nous avions suivie pour nous rendre à Eden; le couvent de Khezkeyeah (1), qui est la principale maison de l'ordre de Saint-Antoine (2), n'étant éloigné que de deux ou trois lieues de la montagne des cèdres et du célèbre monastère de Kanobin (3); celui-ci a été autrefois la résidence

de Jean Maron, et, après lui jusqu'à nos jours, celle du patriarche des Maronites (4).

Il était presque nuit lorsque j'arrivai, par des chemins horriblement escarpés, à l'entrée d'une des gorges les plus sombres du Liban; une arcade taillée dans le roc et surmontée d'une grande croix, sert de portique à cette vallée sauvage; le couvent, dominé par de gigantesques masses de granit, dont les cimes aiguës se dressent au-dessus des murailles, paraît cependant, d'un côté, suspendu dans les airs sur le bord d'un abîme, où se précipitent avec fracas les eaux glacées du torrent, qui descend du sommet de la montagne.

Le supérieur m'accueillit avec bienveillance, il me demanda des nouvelles de toute la famille Kavven, m'interrogea sur l'attaque des Druses, dont il avait entendu parler plusieurs fois, et me conduisit ensuite au réfectoire, où les religieux se trouvaient alors rassemblés. Ils étaient une soixantaine au moins, tous uniformément habillés d'une étroite robe noire à capuchon, qui laissait voir leurs jambes nues et leurs pieds chaussés de sandales. Le supérieur bénit les tables, où une vingtaine de pèlerins de tous pays et de religions diverses avaient déjà pris place à côté des moines (2); l'un de ces derniers, dont la barbe noire et touffue descendait jusque sur sa poitrine, se mit à lire à haute voix, pendant que ses compagnons prenaient leur frugal repas. Comme cette lecture pieuse se faisait en langue syriaque, que je ne comprenais point, je m'occupai, tout en soupant, à lire les sentences écrites en langue arabe, sur le mur blanchi à la chaux; elles étaient tirées de l'Écriture sainte, et composaient, avec un grand crucifix et une statue de la sainte Vierge, les seuls ornements de cette immense salle. Bientôt le supérieur dit les grâces, et, pendant que les religieux sortaient silencieusement du réfectoire pour jouir, dans les cours ou sur les terrasses, du moment de récréation qui suit toujours le repas, l'un d'eux s'approcha de moi et m'offrit de me conduire dans la chambre qui m'était destinée. C'était une petite cellule fort simple, dont la fenêtre en ogive dominait à la fois, dans la vallée de Khezkeyeah, si admirablement cultivée, les terrasses, les coteaux ombrus, les rochers sauvages, les précipices sans fond qui la rendent si pittoresque.

La cloche matinale me tira de bonne heure du sommeil paisible que j'avais goûté pendant la nuit; je me levai à son appel, je me dirigeai vers l'église taillée dans le roc, comme la plus grande partie du couvent, et je pris plaisir à écouter les religieux qui chantaient matines sur un ton mélancolique et doux; j'entendis ensuite une messe basse, puis j'allai me promener dans un magnifique jardin, planté d'arbres fruitiers et de fleurs de toute espèce. Le frère Jean, qui m'avait conduit la veille à ma cellule, ne tarda pas à me rejoindre; c'était un jeune Maronite aux manières aisées et prévenantes, qui avait appris le français chez les Jésuites d'Antûrah; il était chargé par le supérieur de me faire les honneurs du monas-

(1) *Der-el-Mar-Antonios-el-Khezkeyeah.*

(2) L'ordre de Saint-Antoine a environ quatre-vingts monastères dans le Liban.

(3) Le monastère de Kanobin, le seul qui reste des trois grands couvents de la montagne, a été bâti par Théodore le Grand.

(1) Le patriarche actuel habite Békeurki pendant l'hiver et Diman pendant l'été.

(2) Les religieux de Khezkeyeah donnent tous les jours l'hospitalité à un grand nombre de personnes; les riches seuls font en partant une aumône au monastère.

tère, et il s'en acquittait avec une politesse simple et bienveillante. Nous parcourûmes ensemble les vastes salles capitulaires, les cours, la bibliothèque, les ateliers des diverses professions, car les bons moines sont non-seulement cultivateurs, mais encore charpentiers, menuisiers, cordonniers, ils ont aussi une imprimerie, au moyen de laquelle ils éditent des livres arabes et syriaques pour l'instruction des habitants de ces montagnes. Nous allâmes visiter ensuite, hors de l'enceinte du couvent, la grotte où saint Antoine, après avoir quitté l'Égypte, passa, dit-on, les dernières années de sa vie; c'est une caverne profonde, entourée de rochers abrupts, qu'une vigne sauvage décore de festons de verdure; elle sert quelquefois de retraite aux aliénés, qu'on y amène de fort loin pour leur faire recouvrer la raison; les moines de Saint-Antoine, dont plusieurs exercent la médecine, jouissent, de temps immémorial, d'une grande réputation pour la guérison des maladies qui attaquent le cerveau. Je regagnai ma cellule après cette promenade, et, pendant que les religieux se livraient à leurs travaux habituels, j'employai mon temps à écrire à ma mère pour lui faire connaître la démarche que j'avais faite, et pour solliciter son consentement à mon mariage.

Cette première journée s'écoula plus vite que je ne l'aurais pensé; le lendemain, je priai le frère Jean de me permettre de cultiver avec lui la portion de jardin qu'il fécondait de ses sueurs; il était si gai, il paraissait si heureux de sa vie laborieuse et contemplative, que je résolus de l'imiter, et de partager comme lui mon temps entre le travail et la prière. Aux heures de récréation nous nous promenions ensemble sous les grands arbres, parlant de la France ou de quelque autre sujet intéressant; d'autres fois nous nous asseyions silencieusement à l'ombre d'un rocher sur le bord d'un ruisseau, et les yeux levés vers le ciel ou la tête appuyée dans les mains, nous donnions un libre cours à nos réflexions. Quelquefois encore, mais rarement, nous sortions de l'enceinte du monastère pour faire des excursions dans le désert. C'est ainsi que nous visitâmes plusieurs anachorètes, dont les uns avaient creusé leur ermitage au flanc même de la montagne, près d'un pin ou d'un sycomore, tandis que d'autres semblaient disputer aux aigles et aux vautours les sites les plus élevés et les pics presque inaccessibles. Des racines sauvages, quelques herbes souvent amères, un peu de pain gagné à la sueur de leur front suffisaient à leur nourriture; l'eau fraîche du torrent étanchait leur soif, une natte de jonc leur servait de couche; comme les anciens solitaires de la Thébaïde, tous joignaient le travail des mains à la prière et à la contemplation. Ce travail consiste ordinairement dans la culture d'un champ ou d'un jardin, si on peut appeler ainsi une couche de terre végétale, montée par hôtées, avec des peines incroyables, pour garnir quelques excavations faites dans le roc le moins dur, ou pour recouvrir un petit plateau de granit, afin de rendre ce sol si nu susceptible de quelque rapport. Un jour que nous approchions, en nous servant des pieds et des mains, d'une de ces croix de bois plantées sur des pics élevés pour indiquer la demeure des pieux cénobites, nous entendîmes une voix sonore chantant les louanges du Seigneur. Ces pieux cantiques, s'élevant vers le ciel dans ce désert sauvage,

me remuèrent jusqu'au fond de l'âme. Celui que nous entendions était un ermite qui paraissait avoir quarante-cinq ans; il y en avait plus de vingt qu'il habitait cette aire de vautour; il nous offrit, avec une simplicité charmante, des fruits du figuier qui abritait la cabane, et une petite statue de la sainte Vierge, qu'il avait sculptée lui-même dans le bois avec la pointe d'un couteau. Nous le priâmes de chanter encore une hymne, et, comme le jour s'avavançait, nous primes bientôt congé de lui, pleins d'admiration pour sa voix magnifique, et fort édifiés de la joie et de la pureté angélique qu'exprimait son visage.

Lorsque nous rentrâmes au monastère, j'y trouvai Ben Kavven qui m'attendait dans la cellule du supérieur. Il y avait alors deux mois que j'habitais le couvent de Khesheyaeh, et la douceur des bons pères, la régularité de leur vie, leur charité sans bornes, m'avaient fait supporter patiemment ce temps d'épreuves; la parfaite sérénité de leur âme m'avait calmé, et quoique je désirasse toujours la fin de mon exil, je l'attendais sans trouble et sans murmure, mais à la vue de Ben Kavven, qui quitta son chibouk pour s'avancer vers moi, je sentis se réveiller tout à coup mon impétuosité naturelle.

« Qu'a-t-elle décidé? lui dis-je en me jetant dans ses bras, sans même prendre le temps de lui demander des nouvelles de la santé du cheik. »

L'excellent homme me serra sur son cœur, et, me regardant avec amitié :

« Élia consent à t'épouser, dit-il, si tu lui promets de rester dans le Liban, et de ne point la séparer de nous.

— C'est mon vœu le plus cher lui répondis-je avec une émotion contenue.

— Mais ta mère approuvera-t-elle un mariage qui doit la séparer de son fils? demanda Ben-Kavven. »

Ces paroles me produisirent l'effet d'une douche froide; elles me serrèrent le cœur. Ingrat que j'étais! je n'avais songé qu'à moi sans me mettre en peine de l'excellente mère qui m'avait donné tant de preuves de dévouement et d'amour, et que j'avais si cruellement punie de m'avoir trop aimé! Il me paraissait bien certain qu'elle ne se déciderait point sans une grande douleur, à une séparation presque complète; je demeurais donc consterné, l'œil morne et la tête basse, sans prendre aucune décision.

« Les enfants se doivent avant tout à leurs parents, dit gravement Ben Kavven, comme s'il avait lu dans ma pensée, et nous ne voudrions pas dans notre famille d'un fils qui s'engagerait contre la volonté de celle qui lui a donné le jour.

— Elle consentira à ce mariage qui doit assurer mon bonheur, m'écriai-je avec transport, pensant que ma mère pourrait me rejoindre au Liban, où nous l'entourerions de soins et d'amour, où elle vivrait heureuse au milieu de nous. Quelle satisfaction pour moi de réparer enfin tous mes torts à son égard, et de lui faire oublier, à force de tendresse, tous les chagrins dont je l'avais abreuvée jadis! Une félicité si complète m'apparaissait dans l'avenir que j'en étais tout saisi. Je fis part à Ben Kavven de mes espérances.

« Dieu fasse qu'elles se réalisent! me dit-il; écris à ta mère, et si tu reçois une réponse favorable, viens nous rejoindre à Bennakir. »

Je courus à ma cellule, je pris la plume et je laissai parler mon cœur; je fis de nouveau un portrait enchanteur des perfections d'Elia et des vertus de sa famille, je peignis le Liban sous les plus charmantes couleurs; je priaï, je promis, je déployai toute la vivacité de mon affection et toute mon éloquence pour porter ma mère à condescendre à mes

désirs. Le lendemain matin, je montai à cheval; pour plus de sûreté, j'allai porter moi-même ma lettre à Beyrouth, et je retournai au monastère dans une agitation d'esprit que la prière et la vie laborieuse dont je repris l'habitude parvinrent seules à calmer.

Comtesse DE LA ROCHERE.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

LA MULE DE PEDRO — COSÌ FAN TUTTE



Il y a bien longtemps, mes chères lectrices, que nous n'avons causé ensemble des opéras et des concerts de la saison. Vous connaissez aussi bien que nous, les motifs de ce long silence. Les concerts auxquels vous assistez plus souvent que nous, sans doute, ne sont, la plupart du temps, que des exécutions d'œuvres connues et consacrées. Les œuvres de tous les pays et de toutes les écoles en font ordinairement les frais.

Les exécutants, dont le talent est susceptible d'être apprécié par un public intelligent, savent se passer de nos éloges ou se moquer de nos critiques. Il n'en est pas de même des compositions qui, pour être sagement jugées, ont besoin d'auditions attentives et des observations d'une analyse consciencieuse. Eh bien, nos compositeurs lyriques, renfermés comme des coléoptères dans de mystérieuses retraites, n'ont déployé leurs ailes qu'au premier rayon de soleil; les brumes de l'hiver les avaient effrayés sans doute, car nulle part on ne voyait poindre la plus petite antenne annonçant une prochaine apparition.

Fallait-il vous parler du théâtre Offenbach ou des actes mort-nés des plagiaires de l'art musical? Nous ne voulons pas vous imposer la lecture de ces récits fastidieux, car nous préférons voir vos lèvres s'ouvrir pour le sourire que pour le bâillement.

Malgré les sinistres prophéties de M. Mathieu de la Drôme, le mois de mars a été tout entier resplendissant. Alors, seulement quelques papillons ont secoué la poussière de leur larve silencieuse, et c'est de leur bourdonnement printanier que nous voulons vous entretenir aujourd'hui.

Pourquoi la *Mule de Pedro*, charmant petit ouvrage, admirablement versifié par M. Dumanoir, et savamment mis en musique par M. Victor Massé, a-t-elle orgueilleusement pris le chemin de l'Opéra? Le frisson l'a saisie dans cette immense et froide

enceinte, tandis qu'elle se fût trouvée chaudement entre les murs plus étroits de son réduit habituel.

La *Mule de Pedro* n'a pas les proportions magistrales, ni le mouvement scénique, ni le personnel nombreux qui conviennent au Grand Opéra. C'est un coquet et spirituel opéra comique auquel il faut reconnaître une verve intarissable et les plus fringantes allures, mais qui manque de cette suprême élégance et de cette dignité noble dont les coursiers de race ont le privilège unique.

L'auteur du libretto est ce qu'il a toujours été, un auteur d'esprit et de goût. Ses couplets ont le coup de fouet des vaudevilles de bonne compagnie, ils finissent par une antithèse qui donne du sel à la pensée:

C'est elle qui, chaque semaine,
Me mène aux marchés d'alentour,
Et qui doucement me ramène
Quand sonne l'heure du retour.
Bien mieux que moi, la bonne bête
Sait le chemin de la maison,
Ah! c'est qu'elle a toute sa tête
Quand, moi, j'ai perdu ma raison!

L'air du *Hameau natal* mérite surtout d'être mentionné. Warot en a dit l'*andante* avec une grâce inexprimable. La ballade du deuxième acte brille par l'ampleur de son orchestration. Le boléro est plein d'originalité; enfin la partie chorale est traitée de main de maître.

En somme, la *Mule de Pedro* est une charmante composition à laquelle il ne manque, pour ne pas être effarouchée, qu'un cadre moins vaste et par conséquent plus naturel à ses allures modestes.

Rendons grâce à M. Dumanoir d'avoir abandonné momentanément la scène du Gymnase pour aborder le genre lyrique. Depuis la mort d'Eugène Scribe, nous avons eu, comme librettistes, dans nos théâtres de chant, beaucoup d'appelés et peu d'élus. L'esprit de bonne compagnie, le genre naïf, exempt du vulgarisme à la mode, le goût si essentiel à toute composition qui doit survivre! hélas, où trouvons-nous cela aujourd'hui? Rendons à César ce qui appartient à César, et surtout prions César de ne pas abdiquer son nouveau sceptre.

Così fan tutte, de Mozart, a fait une splendide apparition sur le Théâtre-Lyrique. Les traducteurs français, en touchant à l'arche sainte du libretto primitif, n'ont pas altéré le charme musical de ce délicieux ouvrage dont la partition nous était connue depuis longtemps. Ce marivaudage lyrique de Mozart, plein de finesse, d'esprit, de gais refrains et de tendres mélodies, permettait aux auteurs, MM. Barbier et Michel Carré, d'encadrer facilement

leur poème, tiré de Shakespeare, dans le cadre musical du grand maître. Aussi la représentation de cette œuvre a-t-elle été une vraie solennité. L'orchestre et les chanteurs ont rivalisé de zèle pour se mettre à la hauteur de la partition qu'ils avaient à interpréter. Un style correct, un ensemble parfait, et une délicieuse musique, tels sont les éléments de ce légitime succès.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance.

Bous avez désiré, mes chères amies, quelques détails sur une étiquette peu sévère dont les lois ne s'imposent pas rigoureusement, il s'en faut; j'ai dit ce qu'il était le plus nécessaire d'observer, le reste dépend beaucoup des positions de chacune de vous. Une étude plus importante, que nous traiterons aujourd'hui, est celle des prétentions à paraître ce qu'on n'est pas : plus riche, plus noble, plus répandue, plus instruite. Enfin mieux ou autrement que nous ne sommes en réalité.

J'ai aujourd'hui l'esprit tourné à la sermonnerie, comme disait Montaigne; c'est un reste de carême dont je fais gloire. Le moment de parler contre toute prétention est bien celui-ci, n'est-ce pas? Causons donc un peu là-dessus.

Toute prétention est ridicule, mais celle qui tend à nous faire croire plus riche, plus noble, plus importante que nous ne sommes, est la pire de toutes; la plus mesquine et la plus sottise; surtout la plus sottise, car un peu de réflexion et de sagesse dans la conduite fait voir l'inutilité de nos efforts; bulle de savon qui s'élève en l'air et disparaît.

La médiocrité en général, celle de la fortune surtout, c'est le lot de la plus grande partie de l'humanité. En accepter franchement les conséquences, c'est obéir à la raison. Nous vivons, il est vrai, dans un temps où l'on ne parle et ne procède plus que par millions. La jeune fille à marier, qui n'en a pas au moins un, semble tout d'abord destinée au cloître ou au célibat. Cela se dit, mais, au fond, les millions sont rares, et la médiocrité, la vie difficile, souvent la gêne, se trouvent sur les pas de la plupart d'entre nous; de beaucoup de celles, peut-être, qui liront cet article demain.

Il faut donc méditer, au début de la vie, sur un plan de conduite important à connaître et à suivre. Les révolutions qui bouleversent la France depuis un siècle, ont fait des situations précaires que le grand monde d'autrefois ne connaissait pas. Il est rempli

aujourd'hui de ces vies brisées, nées sous le dais de velours et la couronne ducale, maintenant jetées comme les épaves d'un navire perdu sur un rivage inhospitalier qui ne les connaît plus; obligées cependant à une tenue que le passé leur impose. Si elles ne comprennent pas combien il est facile de se montrer franchement ce qu'on est, et d'être admises pour telles, en gardant la dignité et le rôle qui conviennent, elles ne rencontrent que déceptions et humiliations très-pénibles.

Toute prétention est une ridicule. De là, nulle considération. J'appellerai ces prétentions des misères dorées.

Je connais une jeune fille dont la prétention constante est de faire croire qu'elle est d'une richesse que depuis longtemps ses parents ont perdue. Ses chapeaux viennent toujours de chez madame Odde; ses robes sont faites par Virginie Vasseur. Elle croirait se compromettre en avouant qu'elle les fait elle-même; et quoiqu'elle prenne la peine d'affirmer le contraire, on découvre bien vite ce vaniteux mensonge. Il est si facile de reconnaître la différence entre un chapeau de madame Odde et celui qu'on a fait soi-même.

Cet ouvrage de famille, créé autour du foyer domestique, se trahit suffisamment sous des yeux exercés qui l'examinent de près. Mais, d'ailleurs, n'est-ce pas une gloire que cette économie? Pour une jeune fille surtout, est-il rien de plus louable? et si je pouvais vanter un mensonge quel qu'il soit (mais à Dieu ne plaise), ce serait celui qui fait croire à un travail persévérant, opiniâtre, et qu'une jeune fille ne porte sur elle chapeau, robe ou broderie, qui ne soient de son ouvrage.

Serait-elle riche, ce serait une preuve de goût et de bonne éducation. Pauvre ou médiocrement placée, c'est un devoir, et jamais l'accomplissement d'un devoir n'a fait rire de nous.

C'est donc une prétention très-mal placée que celle d'une jeune fille sans fortune, cherchant à être

toujours mieux mise que celles dont la fortune est plus grande que la sienne. La simplicité sied si bien à la jeunesse; profitez-en donc avec dignité, au lieu de vous donner beaucoup de peines pour paraître ridicules. J'ai vu cent fois des exemples de ce que je dis; l'autre jour encore, j'en faisais la remarque dans un salon où je passais la soirée. J'étais placée près d'une jeune fille que je connais pour avoir peu de fortune, et une dot fort mince.

Probablement pour faire effet, elle était couverte de dentelles fausses, de faux bijoux, de rubans et de fleurs. Elle avait mis au moins huit jours à orner sa robe de soie, et sa bourse devait être à sec. Je réfléchissais à la folie de cet amour-propre mal dirigé; à celle de sa mère, plus inexcusable encore, lorsqu'on annonça M. de *** et sa fille.

Mademoiselle de *** n'est pas plus riche que la jeune personne dont je viens de parler; elle est belle, mais la première l'est aussi. Seulement elle affecte, dans le monde, une tenue si simple, si dégagée de tout amour-propre dans sa parure, qu'elle s'acquiert la bienveillance générale partout où elle se trouve. Les mères la citent comme un exemple, et les jeunes filles l'aiment parce qu'elle ne cherche pas à les éclipser.

Je dirai que les jeunes femmes doivent également tendre à cette tenue simple en harmonie avec leur position et leur fortune. Il n'est pas nécessaire, au bal ou dans un salon, d'arriver avec des diamants pour y tenir une place convenable. C'est une grande erreur, et il faut bien peu connaître le monde pour le croire. N'avez-vous pas remarqué aux bals de cet hiver, une jeune femme nouvellement mariée, d'un nom illustre et respecté, mais que son peu de fortune force à beaucoup d'économie? Des robes de tarlatane ou de tulle; des robes de soie foncée le matin, un chapeau simple, voilà ce qui compose ses toilettes. Point ou peu de bijoux. Je la cite en ce moment parce que je l'admire toujours; j'en citerais encore beaucoup d'autres car, heureusement, ce bon goût n'est pas rare; et je pourrais dire même que c'est devenu une mode. — L'étude de la simplicité chez les femmes qui n'ont pas de fortune est plus que jamais adoptée dans la bonne compagnie, c'est pour cela que la prétention contraire est ridicule.

Je m'amuse souvent à observer un autre genre de prétention: je connais une dame, j'en connais même plusieurs, et, en ce genre, « bon nombre d'hommes qui sont femmes. » Elles tiennent à paraître connaître tout le monde, nommant souvent des hommes célèbres par leur nom, sans dire: monsieur ***.

Une, entre autres, mérite ici une mention honorable. Cette bonne dame se fait nommer, partout où elle se trouve, dans le monde officiel et ailleurs, tous ceux qui passent devant elle. Le lendemain, en cours de visites, elle cite à tort et à travers les gens les plus connus comme les ayant vus la veille. Le plus amusant, quelquefois, ce sont les erreurs qu'elle commet, soit en disant mal un nom très-connu, soit en parlant de la fille de M. tel, qui n'en a pas, ou du mari de la marquise de ***, veuve depuis dix ans. Ce sont des rires, dont elle ne comprend pas la malignité; et de là, elle recommence une autre tournée avec ferveur. Elle a mis humblement sa fierté à connaître les gens titrés et les gens très-riches. J'appelle cela une grande humi-

lité. Ne pouvoir avouer d'autre qualité que celle de tirer d'une si pauvre source une considération quelconque, c'est convenir bien modestement valoir peu de chose. Tirer vanité de recevoir chez soi un grand seigneur, c'est montrer qu'on en est surprise, et, par là, que cette visite est plutôt celle d'un protecteur que d'un ami. C'est précisément atténuer le but tout contraire à celui que l'on a visé de si loin. Prétention sotte entre toutes!

Misères dorées! Faiblesses de l'amour-propre aveugle! Que j'en ai vu de ces faiblesses vulgaires pour lesquelles le grand monde est sans pitié; et cependant sa cruauté ne corrige personne. Donnez-vous garde, mes chères amies, de ces futilités vanités. On tire vanité de connaître madame la duchesse ***, le ministre ***, le célèbre poète *** et on ne les a jamais vus; et si on les connaît réellement, ils sont enchaînés dans un cadre à part: le grand fauteuil les attend; on ne parle qu'à eux, s'ils viennent chez vous. Mais celui qui a obtenu le prix Monthyon? et la rosière de Suresne ou de Salency? et tant de vertueuses personnes que vous recevez aussi probablement? A peine y prenez-vous garde.

Mais celui qui vient vous voir en bel équipage ou que vous rencontrez au Bois, en calèche à quatre chevaux, et vous salue, c'est celui qui vous plaît et vous enchante. Pourquoi? parce qu'il est plus riche que vous. Franchement cela seul devrait vous humilier et vous taquiner un peu. Cependant vous faites la roue comme le paon; il rit en vous ôtant son chapeau et en vous éclaboussant!... Oh vanité! le cœur humain est taillé à facettes si diverses qu'à peine peut-on en suivre l'étude, sous les prismes changeants qui le composent et en éclairent les contradictions multipliées.

Toutes ces misères dorées feraient un volume entier, à l'amusement de plusieurs et à l'instruction de tous. Si vous me promettez de le lire, mes chères amies, je vous promets, moi, ce cours de sagesse pour la fin de l'été. Ce sera un de vos passe-temps à la campagne. Leçon utile, croyez-le, à la plupart d'entre nous; de quel que médiocre talent qu'elle soit traitée. Mais auparavant, nous finirons ce chapitre des prétentions. J'en ai cité peu encore et elles sont bien nombreuses.

Avant de finir, parlons d'une prétention moins ridicule, qui n'est qu'un manque de goût et de tact, mais nécessaire à éviter.

Quand une jeune femme commence à recevoir, c'est une grande préoccupation pour elle d'accueillir convenablement ses hôtes: « Ceci part d'un bon naturel, et je suis loin d'y contredire. » Il faut seulement avoir cette science et elle est difficile. J'en donnerai un seul exemple aujourd'hui. Je le prends, comme toujours, dans une fortune modeste et restreinte.

Un dîner de neuf ou dix personnes doit être entièrement fait par votre cuisinière. Quelques maîtresses de maison croient qu'il vaut mieux le commander chez Potel ou Chevet afin qu'il soit meilleur. Il serait meilleur peut-être, mais il est de mauvais goût de l'avouer; c'est dire naïvement ou à peu près: « J'ai une mauvaise cuisinière; je m'en contente quand je suis seule, en mangeant des biftecks et des côtelettes grillées. » Non que cette sobriété et cette hygiène soient en elles-mêmes ridicules, tout ce qui est fran-

chement avoué, en ce genre, est toujours parfaitement bien, je l'ai dit tout à l'heure. Mais nous parlons ici d'une science mondaine, du savoir-vivre, l'une doit aller avec l'autre. Votre dîner d'amis peut donc être très-bon et très-simple; il changera d'aspect et sera moins bien, si vous le voulez mieux.

La prétention à servir des plats recherchés et qu'on doit supposer votre maître-jacques peu stylé à faire chaque jour dans votre vie de famille, est tout à fait inutile.

Ainsi donc, par exemple, ne servez pas pour hors d'œuvre le vol-au-vent classique surmonté de l'écrivisse qui la couronne. Quand un dîner commence par là, je me méfie toujours du reste. On devine que la cuisinière a eu recours au pâtissier; c'est un mauvais signe.

Avec une médiocre fortune, il faut beaucoup d'adresse quand on veut recevoir quelquefois. Le confortable est partout; mais on accepte l'économie; elle est le cachet aujourd'hui de beaucoup d'intérieurs opulents. Il n'est plus de mode de devoir à tous ses fournisseurs et de ne pas compter avec son cuisinier. Fort heureusement, ce genre désastreux, qui ruina tant de grandes familles, n'est plus permis maintenant.

Les jeunes maîtresses de maison, des plus riches et des plus à la mode, savent calculer parfaitement, au milieu du luxe qui les entoure, ce qu'il est plus ou moins utile de dépenser ou de retrancher. Elles l'avouent très-haut; c'est une mode. Beaucoup de jeunes gens en font autant. Les dettes ne sont plus acceptées, et d'ailleurs, don Juan, aujourd'hui, ne trouverait plus de monsieur Dimanche.

Il est encore bien plus utile aux personnes qui ne sont pas riches d'adopter ce principe bien établi, et on n'aura même jamais l'idée d'avoir pour elles moins de considération et d'estime. C'est absolument l'effet opposé que doit produire un air simple, une tenue modeste, un air de prudence et d'économie, qui attire, au contraire, toute la considération que l'on perd, en cherchant à faire plus de bruit et plus d'effet.

MODES.

Malgré de sinistres prédictions, un magnifique soleil a favorisé la promenade traditionnelle de Longchamp. Vous connaissez toutes, mes chères amies, cet usage qui s'est perpétué de siècle en siècle, mais peut-être, beaucoup ignorent-elles l'origine de ce rendez-vous brillant, qui, dans le principe, fut un pèlerinage. Isabelle de France, sœur du roi saint Louis, fonda, à quelque distance de Paris, un monastère dans lequel elle se retira avec plusieurs autres pieuses femmes, sous le patronage de sainte Claire; les règles de l'ordre furent établies par saint François d'Assise, ce qui, plus tard, fit donner aux religieuses le nom de *Franciscaines*, après avoir porté pendant quelque temps celui de *religieuses de l'Humilité*. On voit dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis, à Paris, un tableau ancien représentant la fondation du couvent.

Les voix admirables qu'avaient plusieurs de ces saintes femmes attiraient, à l'office des ténèbres, le mercredi, le jeudi et le vendredi saints, jour où la chapelle était ouverte au public, toute la noblesse de la capitale; le nombre des pèlerins augmentait cha-

que année. Au siècle dernier cette grande affluence amena de tels désordres que l'archevêque interdit les chants; mais, bien que la foule fût moins grande dans l'église, l'habitude était prise de profiter de ces trois journées pour étaler le luxe des équipages et de la toilette. Pendant la terreur cette vieille coutume fut suspendue; sous le Consulat elle reprit avec une espèce de folie; bien qu'on n'entrât plus dans l'église, on arrivait même des pays étrangers, surtout d'Angleterre; chacun faisait assaut d'extravagance pour briller pendant ces trois jours, en parcourant les Champs-Élysées et le bois de Boulogne et se rendant à la porte de l'ancienne abbaye. On a ensuite, pendant bien des années, conservé le nom de *promenade de Longchamp* à de simples allées et venues de la place Louis XV, devenue place de la Concorde, à la barrière de l'Étoile; mais aujourd'hui il n'y a plus de Longchamp. Si bien que le vendredi saint, par un soleil splendide, les femmes du grand monde ne se promenaient qu'en voiture fermée, petit coupé incognito; toilette d'église, voile baissé.

Avant de nous occuper d'emplettes voyons un peu, mes chères amies, quel parti vous pouvez tirer des toilettes que vous avez mises de côté l'été dernier. Profilez des garnitures, qui sont encore permises, pour bien réparer vos robes; les volants seront mis en ruches disposées de différentes manières suivant les parties de la jupe que vous voudrez couvrir; ou bien, si la robe n'est pas assez habillée pour y mettre des ruches, mettez une bande noire ou de couleur, suivant la nuance de l'étoffe.

Une jeune dame qui aime beaucoup à faire des *bons marchés*, ce que j'approuve beaucoup, m'écrivit en ce moment pour me demander ce qu'elle pourra faire cette année d'une robe qu'elle a achetée au mois de septembre dernier. C'était une véritable occasion! on lui faisait un très-grand avantage pour un coupon de piqué anglais qu'elle cherchait vainement à ressortir; plusieurs magasins lui ont renvoyé son échantillon en lui disant qu'il était impossible d'en retrouver même un mètre; cette pauvre dame est bien embarrassée, car sa jupe n'a pas quatre mètres de tour. Voici un moyen de donner plus d'ampleur dans le bas, et c'est le principal, puisque les cages ne ballonnent plus du haut: Taillez, dans le haut de tous les lés, dix centimètres de chaque côté de la couture, et coupez une pointe en diminuant jusqu'au bas; ensuite vous replacerez le côté large de ces petites pointes entre chaque lé.

Vous pouvez disposer un dessin de soutache qui partirait de l'ourlet et monterait en pointe sur les coutures. Ce moyen peut être employé pour toute espèce d'étoffe.

La mode peu gracieuse des manches étroites nous favorise cependant pour réparer celles de l'année dernière. Ces manches, qui se font ouvertes sur le dessus ou fermées à volonté, nécessitent des manches blanches presque plates, ce que l'on redoute beaucoup pour l'été, car le bras est emprisonné dans ces sortes d'étuis ornés de broderies et de valenciennes; mais peu importe, il faut changer, c'est une exigence de la mode qui, dans peu de temps, je l'espère, aura le caprice de changer de nouveau pour reprendre les manches étoffées. On pourrait rapporter à cette exigence, une parole d'un grand prédicateur reprochant aux dames leurs larges jupes, leurs corsages trop décolletés et leurs manches courtes: « Mesdames, vous

mettez tant d'étoffe dans vos jupes qu'il ne vous en reste plus pour les corsages et les manches. »

Je vois un grand nombre d'entre vous regarder d'un air triste des robes de taffetas, de foulard ou de grenadine, dont les manches et les corsages sont complètement usés; vous ne voulez cependant pas jeter ces robes aux chiffons; gardez-vous-en bien! nous allons voir quelles ressources vous vous trouverez. Commencez par refaire les jupes; si vous avez l'écharpe ou le collet pareil vous n'êtes pas embarrassées; faites un corsage avec ceinture nouée derrière, ou un corsage à pointes, ou bien encore un corsage à petite basque, fermé au cou par un seul bouton avec un autre corsage à pointe que vous mettrez en dessous et qui boutonnera tout du long. Si vous n'avez pas d'étoffe pour faire ce dernier corsage pareil à la robe, vous pouvez le faire en alpaga, drap léger ou piqué blanc. Pour les jupes un peu plus habillées, vous les mettrez avec un corsage blanc, en nansouk, organdi ou mousseline. Ces corsages se font généralement avec entre-deux disposés en long ou en large. J'en ai vu un charmant en mousseline avec entre-deux de valencienne placés en large, d'une épaule à l'autre; dans l'intervalle de chaque entre-deux étaient posées trois petites bandes en mousseline festonnées; cet ornement était répété trois fois, et formait une petite pèlerine carrée garnie tout autour et sur les épaules de la même bande festonnée, un peu plus haute; le bas du corsage était à petits plis cousus. Les manches étaient presque à coudre et ornées dans le bas du même entre-deux et de la même garniture.

Les robes se faisant très-longues et très-amples; les jupons subissent aussi des modifications. Ils se font à pointes; les jupons habillés sont garnis dans le bas de deux ou trois petits volants tuyautés; d'autres sont ornés de soutache ou de broderies mats; il faut toujours faire les pantalons assortis aux jupons. Vous comprenez que ce que je vous dis ici n'est que pour vos grandes toilettes; vous pouvez, pour demi-toilette, porter vos jupons unis ou avec quelques petits plis en dessus de l'ourlet; je vous engage même à ne broder que ceux en belle étoffe, et à avoir toujours, même pour l'été, des jupons rayés, je ne sais rien de plus sale qu'un jupon blanc par la pluie.

Je vous ai parlé tout à l'heure des robes longues, n'allez pas croire que je vous engage à porter des robes qui balayent tous les trottoirs et sur lesquelles on marche; il est impossible de les conserver fraîches seulement pendant huit jours, aussi cela donne un air de désordre; les robes à queue ne doivent être portées que lorsque l'on a équipage. Ainsi, mes chères amies, faites vos jupes assez longues pour couvrir la bottine, mais pas davantage, et vous vous éviterez quelques accès de mauvaise humeur, causés par un pied qui vient se placer malencontreusement, sur ce que vous avez de trop dans la longueur de votre robe.

Les tissus sont tellement variés qu'on est vraiment embarrassé pour faire son choix: les piqués anglais, le mohair, l'alpaga, le poil de chèvre, le fil de chèvre, étoffe souple et soyeuse, la grenadine, la toile japonaise, etc.; ces étoffes sont en général de teintes écruées, mais de tons variés; le bleu est aussi très en vogue cette année. Les broderies en noir sont d'un très-joli effet sur ces robes; on ne peut se décider à abandonner la soutache; je vais cependant vous indiquer un genre plus nouveau. Remplacez la soutache

par une petite ganse ronde, cette broderie peut se faire entièrement avec la ganse ou mélangée de broderie russe. La rotonde pareille à la robe se porte beaucoup, avec les robes soutachées et celles en étoffe unie. Puisque vous nous demandez souvent des conseils pour vos mères, nous dirons que ces collets se portent à tout âge et ne diffèrent que par les garnitures plus riches ou les dentelles qui sont interdites aux jeunes filles. Avec les robes de foulard, de grenadine ou de gaze de Chambéry, l'écharpe pareille, en taffetas noir ou en mousseline blanche, remplace le collet qui ne serait pas aussi gracieux en étoffe légère.

Il est nécessaire pour une jeune fille de posséder une robe en taffetas noir; si elle ne peut se permettre cette dépense, elle doit la remplacer par une robe en alpaga; le noir est toujours plus solide pour les jours de pluie, et, si vous avez quelque messe d'enterrement, il est peu convenable d'aller avec une toilette voyante au milieu d'une famille en deuil.

Je veux vous signaler une fantaisie qui paraît en ce moment, en vous engageant à ne pas l'adopter; c'est un genre de garniture pour robes, jupons ou manteaux, en petites lanières de cuir de Russie, retenue par des pointes en acier. On a vraiment l'air, avec ces vêtements, d'une malle ou d'un sac de nuit prêt à être placé dans le wagon des bagages; mais, je vous le répète, c'est une fantaisie, qui vivra sans doute, « *ce que vivent les roses*. » Croirez-vous, mes enfants, que j'ai vu jusqu'à une résille en cuir? le filet était fait avec des bandes très-minces en cuir; le dessus était orné d'une touffe de fleurs et feuilles, en cuir également, mélangées de rubans bleus.

Les chapeaux sont arrivés à leur apogée pour la hauteur, et l'on cherche à faire tomber cette passe si élevée, qui exige un ornement monstrueux sur le sommet de la tête; cependant on veut, je crois, passer trop brusquement d'un extrême à l'autre; aussi je vous conseille de conserver la forme générale, et d'attendre pour adopter la forme Marie-Stuart, qui tente une nouvelle apparition.

Je vous recommande un chapeau habillé pour jeune fille et qui a l'avantage d'être d'un prix peu élevé, il est en paille de riz cousue, garni sur la calotte de rubans bleus mélangés de bourrache. Le bavolet est en taffetas bleu; il y a dessous une traverse en ruban pareil, d'où sort une touffe de bourrache; cette paille, ainsi que la paille d'Italie, peut recevoir des rubans de toutes nuances et les ornements les plus variés. Les chapeaux de paille ont presque tous le laiton de la passe recouvert d'un très-petit velours noir ou de couleur.

La forme adoptée pour les chapeaux ronds est la forme Montpensier ou frondeur, auquel cependant on ne met pas cette petite corde qui servait de signe de ralliement aux ennemis du cardinal Mazarin; on la remplace par une draperie ou torsade en velours et une touffe de petites fleurs ou de plumes. C'est à regret que je vous indique les ornements de fleurs et de plumes qui rendent ces chapeaux habillés, car je trouve qu'ils ne devraient se porter, excepté pour très-jeune fille, qu'à la campagne et en voyage, circonstances où ils sont de beaucoup préférables aux chapeaux, et alors un simple ornement en velours suffit.

Le crin se portera encore beaucoup; cette coiffure

très-légère est fort agréable pendant les grandes chaleurs. On peut les orner avec du velours mélangé de dentelle. J'en ai vu un charmant chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne; il est en crin blanc, le bavolet en velours ponceau; la passe est ornée d'un large entre-deux ayant une ruche de chaque côté en dentelle noire; dans chaque creux de la ruche un petit velours ponceau est placé à cheval; la dentelle tombant devant recouvre le dessus, qui est garni de fleurs ponceaux; une touffe semblable est posée dessus.

Comme chapeau très-habillé, une capote en tulle Malines bouillonné; le bavolet est bordé d'un large ruban bleu ayant pour former tête et sur les côtés le même ruban enfilé dans un bouillonné en tulle; une draperie en tulle partant de côté revient en des-

sous. Le dessus et le dessous sont ornés de ruban bleu ou de petites fleurs bleues.

La résille, comme la soutache, ne veut pas encore nous faire ses adieux. Portez donc toujours la résille invisible, noire ou de la nuance des cheveux, sans aucun ornement pour l'intérieur; pour coiffer plus habillée la résille bleue avec ornement de ruban ou de velours sur le dessus de la tête et nœud avec petits pans tombant sur le cou.

Maintenant que je vous ai fourni beaucoup de renseignements, mettez-vous à l'ouvrage, car le beau temps et la chaleur arrivent souvent au moment où l'on s'en croit bien loin, et l'on regrette alors de n'avoir rien de prêt.

EXPLICATIONS

Planche V

COTÉ DES BRODERIES : 1, Aube application — 2, Écusson avec E. B. — 3, Bande festonnée — 4, Entre-deux — 5, L. F. — 6, N. B. — 7, S. F. — 8 et 9, Parure — 10, V. C. — 11, Écusson avec Blanche — 12, Julia — 13, Mouchoir et écusson avec M. S. — 14, Caroline — 15, M. P. — 16, Écusson avec A. L. M. — 17 et 18, Parure pour enfant — 19 et 20, Bonnet d'enfant — 21, Mouchoir et écusson avec G. L. — 22, L. D. enlacés.

COTÉ DES PATRONS : 1, Zélide — 2, Léontine — 3, Noëly — 4, Camille — 5, C. C. — 6, L. P. — 7, N. B. — 8, Adrienne — 9, Manteau de baby — 10 à 12 bis, Crinoline — 13 à 18, Robe d'enfant — 19 à 21, Bonnet de nuit — 22 à 27, Manche — 28 et 29, Parure — 30, Écusson au crochet avec D. B. — 31, Pouff — 32 à 35, Fuchsia — 36 et 37, Dessous de lampe.

COTÉ DES BRODERIES

1, Aube en application de nansouk sur gros tulle. Cordonnet, feston et jours.

2, Écusson avec E. B., plumetis et feston.

3, Bande festonnée sur nansouk, pour garnir le petit collet soutaché pour baby, n° 9 du côté des patrons.

4, ENTRE-DEUX, plumetis pour guimpe, manche, pèlerine ou bonnet, pouvant s'exécuter sur nansouk ou mousseline.

5, L. F., pour linge de table, plumetis.

6, N. B., plumetis.

7, S. F., pour linge de table, plumetis et feston.

8 et 9, PARURE, plumetis et feston, pouvant s'exécuter sur nansouk ou mousseline; on peut broder sur l'étoffe mise en double, puis lorsque la broderie est terminée, découper à l'envers tout autour du feston, l'étoffe qui restera double seulement dans l'intérieur du dessin.

10, V. C. enlacés, plumetis.

11, Écusson avec Blanche, plumetis et feston.

12, Julia, plumetis.

13, MOUCHOIR et ÉCUSSON avec M. B., plumetis, cordonnet et feston.

14, Caroline, plumetis.

15, M. P., plumetis et cordonnet.

16, Écusson avec A. L. M., plumetis, cordonnet et feston.

17 et 18, PARURE pour enfant, point de poste et broderie russe.

19 et 20, BONNET d'enfant, plumetis sur mousseline ou batiste.

21, MOUCHOIR, écusson avec G. L., plumetis et feston sur batiste. — La broderie se fait sur l'ourlet; on peut découper l'étoffe à l'envers comme à la pa-

ture n° 8 et 9, en alternant un dessin sous lequel on laisse la batiste double, et un sous lequel on la découpe; le pli de l'ourlet doit dépasser le feston d'un centimètre autour du mouchoir.

22, L. D. enlacés, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

1, Zélide, plumetis.

2, Léontine, plumetis.

3, Noëly, plumetis et feston.

4, Camille, point à la minute.

5, C. C. enlacés, plumetis.

6, L. P., plumetis.

7, N. B., plumetis et cordonnet.

8, Adrienne, plumetis.

9, MANTEAU de baby en piqué anglais, soutaché avec soutache ornée ou petite ganse. Ce petit manteau est garni de la bande en nansouk festonnée n° 3, côté des broderies.

10 à 12 bis, CRINOLINE.

Ce jupon se compose de cinq lés; pour tailler celui du devant, il faut plier l'étoffe en double et mettre le pli sur la ligne opposée aux lettres A et B; on pose cinq, six rubans ou plus à égale distance, pour y passer les ressorts; celui du haut ne traverse pas le lé de devant.

13 à 18, ROBE D'ENFANT.

13, Moitié du devant.

14, Dos.

15, Châle, côté du dos.

16, Châle devant.

17, Manche.

18, Croquis de la robe.

On fait la robe en nansouk; la jupe est garnie dans le bas de deux entre-deux séparés par des plis.

Avant de tailler le corsage et les manches, il faut marquer les plis. Les châles, les manches et le haut du corsage sont garnis d'un entre-deux semblable à celui de la jupe et d'une petite bande festonnée.

19 à 21, BONNET DE NUIT.

19, Moitié du bonnet.

20, Moitié du poignet.

21, Croquis du bonnet.

Il se fait avec ou sans plis et se taille en biais, le fond est plissé sur le poignet de la lettre A à la lettre B.

22 à 27, MANCHE en mousseline.

22, Manche dessus.

23, Manche dessous.

24, Bouillonné de côté.

25, Broderie du dessus de la manche.

26, Entre-deux.

27, Croquis de la manche montée.

Cette manche est destinée à compléter la parure dont nous avons donné le col au n° 10 de la planche des patrons (Avril). Taillez le dessous de la manche sur le patron n° 23, et le dessus en un seul morceau sur les n° 22 et 25; la broderie étant faite, vous taillez un bouillonné sur le patron n° 24, et une bande de la largeur du n° 24 à l'endroit où est la lettre H, ayant une fois et demie la largeur des deux côtés de la manche réunis, et terminé d'un côté par le même biais que celui du n° 24 aux lettres E H; les deux bouillonnés devant être fixés à cet endroit par une très-petite couture piquée; la bande n° 24 est froncée le long de la broderie, ainsi que l'indiquent les lettres de raccord; de l'autre côté elle est fixée au-dessous de la manche, l'autre bande forme bouillonné au bas de la manche et est séparée du deuxième bouillonné indiqué sur le croquis n° 27 par un entre-deux; la manche est terminée par un entre-deux garni d'une valenciennienne semblable à celle du col.

28 et 29, PARURE en broderie russe.

28, Manchette.

29, Col.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette broderie se fait en laine très-fine par un point allongé sur chaque trait d'un angle à l'autre; lorsque la broderie est terminée, mouillez légèrement, repassez et doublez votre col.

30, Écusson avec D. B.

Écusson au crochet pouvant s'exécuter en coton au milieu d'un sachet ou d'un voile de fauteuil. En soie mais ou cordonnet d'or en crochet plein pour blague ou bourse.

31, Pouff avec appliques en drap sur canevas.

Le pouff dont nous donnons un peu plus du quart est en tapisserie, toutes les parties ombrées sont en drap. Les ornements et les feuilles en soie d'Alger mais, l'intérieur en laine noire.

Les quatre grands médaillons sont alternés un en drap jaune avec fond en soie d'Alger ponceau; et un en drap rouge avec fond en soie blanche. Les quatre petits sont alternés comme l'indique le modèle; l'applique de drap placée au-dessus des grands médaillons est jaune au-dessus des médaillons rouges, et rouge au-dessus des jaunes. L'applique du milieu est en drap blanc. Les appliques se collent sur le canevas, avec de l'eau de gomme épaisse; le fond est en laine nuance cuir. Commencez par poser les appliques, faites la tapisserie, puis entourez tous vos mor-

ceaux de drap d'un large point de feston en gros cordonnet noir. Vous pouvez le voir échantillonné chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan.

32 à 35, FUCHSIA.

Comme pour toutes les fleurs il faut des cœurs préparés. Vous attachez avec de la soie autour du cœur un pétale numéro 34, en croisant l'une sur l'autre les 4 feuilles du pétale, après les avoir ondulés avec la pince. Vous faites une petite boule un peu allongée avec du coton, et vous la placez au-dessous du pétale que vous venez d'attacher. Vous gaufrerez le pétale numéro 33, en formant une nervure creuse, vous relevez dans le sens contraire à la nervure. Vous collez ensuite ce pétale, jusqu'à l'endroit où les feuilles se séparent, sur la petite boule de coton en serrant la fleur au bas de cette petite boule, afin de faire relever les pétales et de former ainsi le calice, sur lequel vous collez un tube taillé sur le patron numéro 32. Puis vous faites une autre petite boule en coton, que vous passez à la pâte verte, ce qui forme le petit calice qui termine la fleur.

La tige de ces fleurs doit être très-longue et fort souple. Pour une branche il faut quelques fleurs et deux ou trois boutons; vous placez les feuilles en regard deux par deux en les mettant en sens opposé. Les fleurs doivent retomber. Les tiges des grosses branches sont montées en papier bruni, et les petites en papier vert légèrement rouge.

Vous trouvez des boîtes contenant les pétales découpés, ainsi que les feuilles, les cœurs et les boutons, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

36 et 37, DESSOUS DE LAMPE en crochet sur bourdon.

Il se fait en laine blanche et bleue, il est bordé en laine noire lamée. Montez 6 mailles chaînettes en laine blanche, fermez la chaîne et faites, en prenant le bourdon, 7 fois : 2 mailles dans chaque maille; vous aurez 13 mailles.

Continuez jusqu'au onzième rang avec la laine blanche en faisant 13 augmentations par rang; vous aurez 130 mailles; faites avec la laine bleue 5 rangs en augmentant de 13 mailles au 1^{er} et au 3^e rang.

DENTELLE. — 13 écailles. — LAINE BLEUE, 1^{er} RANG.

— A chaque écaille, 4 fois : (1 bride double prise dans la 3^e maille — 3 mailles chaînettes).

2^e RANG. — Dans chaque jour 3 brides doubles — 2 mailles chaînettes.

3^e RANG. — Laine lamée noire; enfermez un fil d'archal dans les demi-brides, faites 3 demi-brides dans chaque jour. Piquez le crochet dans la 1^{re} maille du premier rang bleu sur bourdon, et faites : 1 maille passée — 36 demi-brides — 12 fois : (1 maille passée en piquant le crochet dans la 10^e maille du 1^{er} rang bleu, — 9 demi-brides, — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 27^e demi-bride de l'écaille précédente — 26 demi-brides); pour terminer vous faites à la dernière écaille 16 demi-brides au lieu de 26, — 1 maille passée dans la 10^e maille de la 1^{re} écaille, — 10 demi-brides avant d'arrêter votre laine. La broderie se fait en points lancés avec de la laine noire lamée et quelques points en laine bleue; il faut broder le dessous de lampe avant de faire la dentelle.

PLANCHE DE CONFECTIONS

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

Fathma.

1, Devant.

2, Dos.

Ce collet en taffetas noir est ouvert devant, garni d'une ruche tout autour et de ruches posées en long, et dans le bas d'une haute dentelle.

Fenella.

3, Devant.

4, Dos.

5, Manche dessus.

6, Manche dessous.

Ce paletot peut se faire en drap léger ou en gros de Tours orné d'une passementerie; s'il est en gros de Tours on peut, pour jeune femme, ajouter des ruches en dentelles.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

Nos lectrices devront consulter l'explication donnée en février pour reproduire en grandeur naturelle les patrons au dixième.

Régina.

7, Devant.

8, Dos.

9, Pièce du dos.

Ce vêtement, qui est une espèce de rotonde, se fait en taffetas; les lettres de raccord indiquent l'endroit où doit être fixée la pièce du dos, au bas de laquelle sont arrêtés les plis, qui, en retombant, forment une sorte de capuchon, sur lequel est posé un nœud en guipure. Le bas est garni d'une guipure.

Bluet.

10, Devant.

11, Volant.

12, Pièce.

Il se fait en taffetas, le volant est plissé sur la pièce d'épaule qui est recouverte d'une dentelle; le mantelet est garni d'une dentelle surmontée d'une ruche en taffetas noir, interrompue par une petite touffe en ruban bleu.

Spahis.

13, Devant.

14, Dos.

15, Petit côté du dos.

16, Manche dessus.

17, Manche dessous.

Ce pardessus est en gros de Tours ou taffetas, la jupe a soixante centimètres de hauteur et trois mètres et demi ou quatre mètres de largeur. Elle se plisse à petits plis, le corsage est orné de passementerie et le bas de la jupe d'une ruche en taffetas.

18, Croquis de la jardinière montée.

IMITATION D'AQUARELLE

Nos lectrices recevront avec le numéro de ce mois un bouquet imitation d'aquarelle; elles pourront se procurer ce bouquet ainsi que son pendant, en décalcomanie, chez M. Dupuy, qui travaille tous les jours à enrichir sa collection.

Pour encadrer ce modèle, vous prenez un carton un peu épais et un morceau de verre à vitre de la

même grandeur. Vous mouillez à l'envers une feuille de papier blanc, et avec un peu de colle à bouche vous collez le bord du papier en plaçant le côté mouillé sur le carton; laissez sécher. Posez l'aquarelle au milieu du papier et fixez les quatre angles avec la colle à bouche. Ensuite vous prenez une feuille de papier gris plus grande de deux centimètres que le carton, vous la mouillez en la posant sur une planche, vous placez le verre au milieu, puis le carton par-dessus en mettant le dessin sur le verre; vous prenez de la colle de pâte et vous collez sur le carton le papier que vous venez de mouiller, en le pliant aux angles; mettez sécher en presse sous quelques livres. Le lendemain, vous coupez, avec une règle et un canif, le papier qui recouvre le verre, en laissant un centimètre à peu près, de ce côté; et vous collez avec de la colle de pâte sur le verre le bord en papier. Prenez un petit anneau de cuivre et un ruban de fil de vingt centimètres, que vous passez dans l'anneau, croisez les deux bouts du ruban de manière à serrer l'anneau et collez-les sur le carton, en les écartant l'un de l'autre; puis vous collez un papier bleu par-dessus en laissant dépasser le bord en papier gris.

JARDINIÈRE

Nous vous avons promis, mesdemoiselles, l'explication pour monter la jardinière dont vous recevrez aujourd'hui le dernier tiers. Le prix de la monture en bambou avec l'intérieur en zinc, est de six francs, et se trouve, ainsi que nous vous l'avons dit, chez madame Pradal, 2, rue de Crébillon, à Nantes.

Otez toute la partie blanche qui se trouve autour de chaque panneau. Prenez une bande de papier fort de la hauteur de ces panneaux, ou une bande de percale ayant deux centimètres de plus de chaque côté pour les remplis; pour la longueur, placez les six panneaux les uns à côté des autres et ajoutez deux centimètres. Collez tous vos morceaux sur cette bande en les disposant suivant votre goût; et laissez sécher. Ensuite passez cette bande entre les bambous qui marquent les angles; avant de mettre chaque panneau à sa place, ramenez les deux extrémités au milieu de l'un d'eux, afin de pouvoir coller les deux centimètres que vous avez laissés en plus, à votre papier, sous le premier morceau.

GRAVURE DE MODES.

TOILETTES DE LA MAISON GAGELIN. — CHAPEAUX DE M^{me} BRICARD ET CALLMANN.

Première toilette. — Robe en moire antique mauve, ornée d'une rangée de boutons entre deux passementeries. — Collet *Fathma* en taffetas noir, garni d'une dentelle surmontée d'une petite ruche, et de ruches posées en long; un large biais recouvert d'une passementerie et garni d'une dentelle, tombe en pointe devant et derrière. — Chapeau en tulle Malines orné d'une draperie et de fleurs, dessous mélangé de tulle, dentelle noire et fleurs.

Deuxième toilette. — Robe en foulard des Indes de nuance havane à petites raies noires. Corsage à pointe. Manche à coude. — Paletot *Fenella* en gros de Tours, garni de passementerie et de ruches en

dentelle noire. — Chapeau en crêpe bleu Alexandra, orné sur la passe de deux plissés en dentelle noire, séparés par un plissé en dentelle blanche; le pied de la dentelle est recouvert par un ruban bleu. Dessous draperie en taffetas bleu, plissé en tulle mélangé de dentelle noire, et une rose posée presque au milieu.

Troisième toilette. — Robe en taffetas vert; la jupe, les manches et le corsage sont ornés de petites ruches en guipure noire. — Manteau *Régina*, en taffetas, garni d'une guipure; un nœud en guipure est posé sur le haut des plis du dos. — Chapeau en paille de riz, passe en tulle traverse et plume couleur blé des Indes, dessous roses thé et dentelle noire.

Quatrième toilette. — Robe en foulard bleu du Mexique. — Mantelet *Bluet*, en taffetas; la pièce est

recouverte d'une dentelle, et le volant garni d'une dentelle surmontée d'une ruche en taffetas noir; de distance en distance sont posés de petits morceaux de ruche bleue, figurant des bluets. — Chapeau en crêpe bleu du Mexique, orné de quatre branches de lilas blanc; deux branches tombant d'un côté de la passe et deux plus petites de l'autre côté, elles sont séparées par une pointe en dentelle partant du dessous et retombant sur la passe; dessous mélangé de lilas blanc, dentelle noire et tulle Malines.

Cinquième toilette. — Robe en popeline d'Irlande violette. — Manteau *Spahis*, en gros de Tours, orné passementerie. — Chapeau en paille d'Italie, ruban de taffetas noir partant du dessous et venant sur la passe qui est ornée, ainsi que le dessous, de boutons d'or noirs à cœur jaune.

Mosaïque

Une seule mauvaise habitude déteint sur toute une brillante éducation, comme la goutte d'encre dans un verre d'eau limpide.

PETH-SENN.

La première émigration de la maison paternelle est le premier chagrin sérieux de la vie.

Lady MORGAN.

Supporter et se supporter, c'est la plus sage des choses.

E. GUÉRIN.

CHARADE.

Mon premier
Quand il est mon dernier,
Se change en mon entier.

Mots du Logogriphe d'Avril : POËLE, POLE, PO, POL, LOPE, POE, EOLE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : L'aumône n'appauvrit personne.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.